

# Le Monde

# LIVRES D'ÉTÉ

VENDREDI 8 JUILLET 2005

## La lumière noire de Manchette

Les écrits romanesques de Jean-Patrick Manchette (1942-1995) sont rassemblés en un volume dans la collection « Quarto ». L'occasion de plonger au cœur de l'œuvre de celui qui fit entrer la critique sociale dans l'univers du roman noir

■ Christian Oster

Jean-Patrick Manchette est né en 1942, il est mort scandalement tôt, en 1995. Dans les années 1970, il a fait entrer dans le roman noir français de frappants éléments de critique sociale. Mais, surtout, il est entré, lui, en littérature. Aujourd'hui, notamment pour quelques uns d'entre nous qui lui devons d'avoir, en le lisant, beaucoup appris à écrire, c'est un classique, à savoir un auteur toujours extrêmement moderne. Et jubilatoire. Et vivant.

Sur la quatrième de couverture du « Quarto » qui rassemble ses dix romans noirs, on apprend que des extraits d'un journal inédit introduisent chaque roman. En tout cas, moi, j'apprends que Manchette écrivait un journal. Où trouvait-il le temps ? Manchette était submergé de commandes, de projets de scénarios, de travaux de traduction, de programmes de lectures, et, de temps en temps, il écrivait un roman de Jean-Patrick Manchette. Il travaillait de plus en plus, et ses romans, excellents dès le départ, rares vers la fin, devenaient des joyaux. Et il écrivait toujours son journal. Plutôt un journal littéraire, si j'en crois les extraits. Enfin, voilà encore un texte de Manchette qui, semble-t-il, est à paraître. Tant mieux.

Dans les extraits de ce journal, on apprend comment écrire un roman de Jean-Patrick Manchette. Ça n'a pas l'air simple. Parfois, tout de même, on a l'impression que ça marche bien. On est content pour nous. On est content pour la littérature, aussi, parce qu'avec Manchette c'est la littérature qui avance. Une littérature efficace, élégante, économe, noire, drôle, sensible. Sensible ? « Je me demande comment je vais me tirer d'une histoire d'amour », écrit Manchette à propos du *Petit Bleu de la côte Ouest*. Il s'en tire bien, même s'il y a « vraiment trente pages durant lesquelles on ne sait plus si c'est un roman noir ». Pour moi, en tout cas, c'est un roman noir. Mais c'est aussi un roman. C'est ma façon de phagocytter l'œuvre de Jean-Patrick Manchette. Il n'aurait peut-être pas aimé.

C'est comme *Fatale*. La « Série noire » le lui a refusé, *Fatale* est paru dans la collection « Blanche ». Pourtant, c'est un roman noir. Très noir. Et pas lent du tout.



Vignettes extraites de « Petit Bleu de la côte Ouest » de Manchette, illustré par Tardi, à paraître en septembre 2005 (éd. Les Humanoïdes associés)

Manchette n'est jamais lent, même s'il est parfois persuadé du contraire. « Il ne faut pas rester trop longtemps sans tuer quelqu'un », mentionne-t-il dans son journal. Certes. Nous voulons des meurtres. Nous aimons ceci : « ... un petit sphéroïde d'os écrasé, de chair en bouillie, de morceaux de bronches, de sang en aérosol et d'air comprimé, ainsi que la balle dum-dum qui poussait le tout devant soi, sortirent brusquement de son dos » (*Le Petit Bleu de la côte Ouest*). Ou ceci : « Attendez, dit le baron en s'élançant à sa suite. Vous êtes une personne terriblement négative et belle » (*Fatale*). De toutes façons, quand il n'y a pas d'action, au sens où le genre le réclame, Manchette compense par la concision et l'économie. Il le sait, il écrit qu'il doit le faire dans son journal, il le fait. Et ça marche. On ne s'ennuie jamais. Et

quand la violence surgit, on ne la pas vue venir : « Nécessaire les accueillit dans l'entrée du pavillon. Depuis la veille, il ne s'était manifestement ni rasé, ni lavé. (...) Il sentait mauvais, il sentait le saucisson, il tenait pointé devant lui un fusil Targan à canon scié » (*Ô dingos, ô châteaux*). C'est le contraire du suspense hitchcockien. La violence n'est pas précédée par ses signes. Quoi de plus inoffensif qu'une virgule ? On ne se méfie pas.

En revanche, je me souviens d'un passage de suspense typique, dans *La Position du tireur couché*. Un type est ligoté debout, le pied appuyé sur le détonateur enclenché d'une mine. S'il lève le pied, ça explose. Sa jambe tremble. Son sauveur survient, libère le type, arrive à bloquer le détonateur. On respire. On a tort. Ça finit quand même mal. C'est le côté très noir de Manchette. C'est attristant.

Des gens sympathiques nous tombent dans les bras, morts. On ne sait pas quoi en faire. Heureusement, Manchette est là, il ne nous laisse pas seuls avec notre peine. Bien sûr, il ne nous console pas. Il écrit. Il continue son livre. Il nous reprend en main. Il ne faut pas traîner, de toute façon. Les tueurs sont partout. Fuyons. Là, pendant quelques lignes, c'est sa langue qui nous tient. Et la suite de l'histoire. On oublie. Dans le même livre, d'ailleurs, un peu plus tard, il nous fait rire. Sur deux, trois pages, moi, en tout cas, je le jure devant Dieu, j'ai ri comme rarement face à un livre ouvert. Bref, c'est sublime.

*La Position du tireur couché* est peut-être le roman le plus abouti de Manchette. Et peut-être aussi le meilleur. C'est l'histoire pathétique d'un tueur rangé qui doit reprendre du service. C'est haler,

tant, poignant et, je tiens à le répéter, drôle. Le tueur est amoureux, il est éconduit, il tue avec efficacité et froideur. « Je dois travailler ! », proteste-t-il dans le début du livre, et on le comprend, il s'exprime avec sincérité, il a besoin de tuer pour vivre, si on avait les moyens, on l'embaucherait. On l'aime. Pourtant, à propos d'autres tueurs, parfaitement san-

C'est le contraire du suspense hitchcockien.

La violence n'est pas précédée par ses signes. Quoi de plus inoffensif qu'une virgule ? On ne se méfie pas.

guinaires et cruels, il déclare : « Je suis comme eux. Pas seulement. Mais je suis comme eux. » Ben oui. C'est aussi un roman très noir. Désespérant même. Et où l'on apprend que le désespoir peut rendre heureux.

C'est à cause de la beauté. C'est la beauté qui rend heureux. Il y en a partout dans l'œuvre de Manchette. Ses tueuses aussi sont magnifiques. Il y en a même une, dans *Ô dingos, ô châteaux*, qui n'est pas belle. Manchette s'offre tous les luxes. La tueuse de *Fatale*, elle, est belle. Elle est folle, comme l'autre. Elle tue des bourgeois, comme il convient dans une œuvre consacrée explicitement à la critique sociale – critique dont *Nada* est l'illustration frontale, si l'on préfère un accès direct. Mais la subtilité de la chose, c'est qu'elle tue pour l'argent. Et surtout qu'elle se trompe de cible, parce qu'elle tue un homme sympathique, qui n'est même pas un bourgeois. C'est un hobereau désargenté et excentrique, et à un moment, il a une balle dans le crâne, qu'elle lui a tirée, et il n'est pas mort, alors ils discutent. C'est ce qui est beau. Ce qui est triste, c'est qu'il meurt. Là aussi, c'est assez désespérant.

Heureusement que Manchette nous fait voyager. En France, surtout. Il déteste la montagne, mais

il en parle très bien. Manchette peintre de la nature, je n'en ai pas beaucoup entendu parler sous cet angle. Pourtant, dans plusieurs livres, c'est évident, il sait se servir des arbres, des plantes, il évoque des combes, des vallées en auge, des surplombs vertigineux. « Plastiquement, c'était fort romantique. Du point de vue de Gerfaut c'était la merde totale » (*Le Petit Bleu*). J'aurais aussi bien pu citer une description. Il y en a de superbes. Et d'économiques, toujours.

La nature, chez Manchette, est évidemment le cadre d'une entreprise de survie. La Julie de *Ô dingos, ô châteaux* comme le Gerfaut du *Petit Bleu* y fuient des tueurs. Parfois l'on s'y installe. On y est éventuellement recueilli. Et l'on vit en dehors du monde, comme dans une robinsonnade, et pourtant le monde vous rattrape. On retourne en ville, on tue pour ne pas être tué. Les vacances n'ont qu'un temps.

Magnifique retrait hors du monde, aussi, mais pas en France, ni même en Europe, dans *La Princesse du sang*. Ivory Pearl veut s'isoler pour un an, faire des photos. Des pages entières vont ainsi, dans un cadre sauvage, Manchette a dû se documenter, c'est très impressionnant parce que ça ne se voit pas et qu'autrement, évidemment, c'est impossible. C'est tout ce début de roman, et tout le projet, du reste, qui impressionne. D'une grande complexité. Avec toujours ces ruptures de ton, cette rythmique impeccable, cette volonté d'invention qui n'oublie jamais la nécessité de la justesse. Avec une ouverture de champ sur la politique internationale, sur l'art, sur la photographie, sur le cinéma hollywoodien et des précisions sur les mouvements révolutionnaires depuis la Libération qui donnent le vertige. Ce roman, Manchette n'a pas eu le loisir de l'achever. La dernière phrase est celle-ci : « Et il commença d'y mettre plus de temps que nécessaire. » Il écrivait aussi, dans *Le Petit Bleu* : « La lumière du matin était assez belle, pour ceux qui aiment ça. »

J'aurais voulu savoir ce qu'il en pensait vraiment.

**ROMANS NOIRS**  
de Jean-Patrick Manchette  
Gallimard, « Quarto »,  
1 344 pages, 119 ill., 26,90 €.

APARTÉ

### Un cycle épique

**POUR LEUR VOYAGE DE NOCES**, en 1884, les époux Pennell choisirent de refaire le pèlerinage décrit par Chaucer, cinq siècles plus tôt, dans ses *Contes de Canterbury*. Tous deux citoyens américains – Elizabeth est critique d'art, Joseph illustrateur, et c'est pour les besoins du *Century Magazine* qu'ils se sont rencontrés –, les jeunes mariés vouent à la culture du Vieux Continent, de l'Antiquité à la Renaissance, une telle passion qu'ils décident, deux ans plus tard, de partir en Italie sur les traces de Trollope et Hawthorne, pour rallier Florence à Rome. Mais si la lecture du *Pilgrim's Progress*, populaire parabole puritaine de John Bunyan, les inspire, la promesse du salut au terme d'un parcours initiatique semé d'embûches donnant une résonance

mystique à ce périple moderne, ils n'oublient pas d'être de leur temps puisqu'ils choisissent, comme pour leur « Chaucer Tour », d'enfourcher l'un de ces tricycles qui révolutionnent alors le transport individuel. Emancipant la femme, libérée de l'embaras des robes longues et du soupçon d'immoralité que lui faisaient jusque-là encourir les postures acrobatiques de la draisienne ou du grand bi, le vélo-pédale s'affiche tout juste comme un moyen de locomotion à part entière dont les industriels présentent l'avenir radieux. Quand les Pennell quittent Londres « à bord » du *Cripper de Humbert*, l'un des modèles les plus populaires d'un marché qui explose, il n'est pas jusqu'à la reine Victoria qui ne possède le sien !

Il faut pourtant, à en croire leurs amis, une bonne dose d'inconscience, sinon de folie, au couple d'excentriques américains, qui fréquentent Stevenson et Bernard Shaw, pour affronter les routes de Toscane et d'Ombrie, réputées pour leur rusticité, leur entretien douteux, la frugalité des gîtes d'étape, l'insalubrité des contrées traversées (la crainte de la malaria, le spectre du choléra !), la menace insistante des brigands enfin...

Mais rien ne les arrête. Et Elizabeth, qui tient la chronique (1) d'une épopée que son

époux illustre au dessin, au pastel comme à l'aquarelle, de commenter : « Il est merveilleux de voir la sollicitude des amis pour prévoir les désagréments à votre place et leur empressement à vous les énumérer ! » Ne comptons pas sur elle pour relever les tracas du voyage.

Une côte raide et longue, une chaussée malaisée, un engin peu maniable quand on est lourdement chargé ? « Nous n'étions pas là pour battre des records de temps ou de vitesse, ni pour faire de la réclame ambulante. » Un arrêt chez le forgeron, qui en hommage à ce « cheval moderne » répare gracieusement un porte-bagages qui ballote à l'arrière, est prétexte à libations ; même quand le vélo-pédale, lancé à 30 km/h, verse dans le fossé, par la faute d'un berger qui ne tient pas ses moutons, l'incident s'éteint vite en imprécation, « passible même de prison dans certaines villes », s'alarme la narratrice...

Cependant, si la bonhomie ne perd jamais ses droits, c'est que les Pennell ont une curiosité égale pour les cités qu'ils visitent (eux s'extasient, en esthètes, devant des remparts ruinés de Buonconvento, quand le *padrone* de la trattoria s'emporte : « Ils ne seraient d'aucune utilité en cas de guerre ») et pour les gens qu'ils croisent, indigènes ou touristes.

Les commentaires sur la table, les spectacles, les jardins et l'architecture traduisent un même plaisir de la découverte, que pimenter les remarques – suscitées par la drôle de machine – d'une abbesse inquiète, finalement amadouée par le but du pèlerinage et par une aumône aux orphelins de Florence, à ce moine croisé aux portes d'Assise dont la grimace de désapprobation aurait fait sourire saint François, selon notre témoin.

A l'heure où la France vit au rythme de la Grande Boucle et de l'exploit annoncé de Lance Armstrong, il est savoureux de rappeler que deux de ses compatriotes – partagés entre le goût de la performance, qu'ils minimisent, et la révérence culturelle, d'une ferveur quasi mystique, dont ils font le plus grand cas – conjuguèrent il y a cent vingt ans sport et culture avec une sobre témérité dont les lithographies de Joseph, au charme délicieusement suranné, taisent la modernité. Inventant là un nouvel art de voyager.

Philippe-Jean Catinchi

(1) *L'Italie à vélo-pédale*, d'Elizabeth Robbins-Pennell, illustré par Joseph Pennell, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Matthieu Mas, éd. Desjonquères/La Fosse aux ours, « Via fillungo », 160 p., 17 €.

**DOMINIQUE SYLVAIN**

### LA FILLE DU SAMOURAÏ

« Les personnages sont vivants et sensuels (...), le ton reste toujours plus proche des comédies britanniques qui, comme *The Full Monty*, traitent avec humour de sujets graves. »

Gérard Meudal  
Le Monde

ÉDITIONS  
Viviane Hamy

# Petites et grandes histoires de femmes

Cette année, de nombreuses héroïnes, venues de plus ou moins loin dans l'espace et le temps, font concurrence aux héros masculins, réels ou imaginaires, qui peuplent les romans d'été

Chaque été, à la floraison des livres destinés au farniente sur la plage – une définition d'ailleurs assez péjorative qu'ils ne méritent pas tous –, il nous est donné de découvrir des héros tirés de la réalité ou imaginés. Cette année, de nombreuses héroïnes leur font concurrence. Sans aller jusqu'à un calcul précis quant à la parité, ces dames l'emportent, venues de plus ou moins loin dans l'espace et le temps.

Ainsi peut-on aller de Néfertiti à Elisabeth II en découvrant la reine antique du roman miraculeusement retrouvé de Pierre Boule (*L'Archéologue et le mystère de Néfertiti*, Le Cherche Midi, 212 p., 13 €), où, sur fond d'égyptologie, se développe une intrigue policière, avant d'écouter une reine de nos jours que Jacqueline Monsigny et Frank Bertrand (*Moi, Elisabeth II, reine d'Angleterre*, éd. Michel Lafon, 370 p., 19 €) font parler de savoureuse façon avec, sur des sujets délicats, des perspectives qui ne manquent pas d'humour.

Entre ces deux majestés, se glissent les reines de Patrick de Carolis (*Les Demoiselles de Provence*, Plon, 434 p., 21 €) : à partir de leur vie publique et de leur intimité, l'auteur a bâti un tumultueux roman-fléuve, où l'érudition ne coupe jamais les ailes à la vivacité de la narration. De son côté, Régine Deforges (*La Hire ou la colère de Jehanne*, Fayard, 466 p., 22 €) donne le plus luxuriant et le plus exubérant de son imagination pour des aventures où passion des armes et passion des cœurs agressent une irritable Pucelle. On aurait garde d'oublier vingt-cinq dames dont Pascal Arnoux (*Favorites et « dames de cœur »*, éd. du Rocher, 326 p., 18,90 €) rappelle qu'elles ont influencé l'Histoire en brossant d'excellents portraits, d'Agnès Sorel, dite « la Dame de Beauté », à Marguerite Steinheil, dite « la Pompe funèbre » pour avoir eu un président de la République mort dans ses bras.

## RÉVOLTÉE PACIFIQUE

Ces grandes dames et demoiselles ont des vies que marque l'exception. Toutefois, pour une belle histoire, point n'est besoin d'une princesse ou de la maîtresse d'un prince. Celle, par exemple d'Iris, surnommée « Moitié d'femm ». En lui choisissant pour époux un planteur de la Martinique – il faut assurer la descendance des pionniers –, M<sup>me</sup> de Maintenon lui avait dit : « Où que vous irez, ma fille, votre croix vous suivra », et la voici, sur l'île lointaine, dans un monde qui « se fige ». La situation, au XVIII<sup>e</sup>, est banale, mais Marie-Reine de Jaham (*La Vérande créole*, éd. Anne Carrière, 480 p., 20 €), en faisant de son héroïne une révoltée pacifique, peint un univers où « békés, nègres et mulâtres » côtoient les fonctionnaires, les riches planteurs, les flibustiers, tous désireux de « passer la barrière », c'est-à-dire d'accéder à la promotion sociale. Exposée à la révol-



COLLECTION G. DAGU ORTI

te des esprits et aux cataclysmes de la nature, entre la cruauté et la misère, le destin d'Iris, qui a créé une « veranda », c'est-à-dire un lieu pour réunir l'élite créole, bascule. Il serait dommage de dire ici de quel côté.

Lalie Cormier est contemporaine et un peu sœur en destinée d'Iris. En évoquant la Louisiane, Alain Dubos (*La Plantation de Bois-Joli*, Presses de la Cité, 552 p., 20,50 €) met lui aussi en scène un monde disparate. Autochtones,

émigrés, Indiens, soldatesque espagnole s'affrontent, cependant que des descendants de Français en veulent à la France, qui « s'est débarrassée de son empire d'Amérique comme une fille-à-la-cassette de son pucelage ». Dans ce maels-

Agnès Sorel (1422-1460), maîtresse du roi Charles VII

## EXTRAIT

- Et tu ne nous disais rien ! Petite cachottière !  
- Vous voulez la voir ?  
- Je pense bien !

Tout en suivant son hôtesse, la marquise poursuivait avec exubérance : « Enfin ! Je me demandais quand tu referais ta veranda ! Est-ce que tu réalises que toute la Martinique avait les yeux fixés sur toi, se demandant si tu allais continuer ? Tu sais comment sont les gens. Ils faisaient des paris ! Je peux bien te le dire, maintenant : la plupart pensaient que tu n'aurais pas ce courage. C'est fini, disaient-ils. Après avoir tout perdu, elle ne recommencera pas. "Vous ne connaissez pas Iris comme je la connais", leur disais-je. Ah ! c'est M<sup>me</sup> de Bègue qui va être mortifiée ! Cette mijaurée s'est crue capable de prendre ta suite ! Elle voulait créer sa propre veranda, tu imagines un peu ! Nous allons faire un grand bankoulé pour pendre la crémaillère ; j'espère qu'elle est aussi belle qu'avant ? Tout le pays en sera baba » (*La Vérande créole*, de Marie-Reine de Jaham, p. 325).

tröm, Lalie, venue de Bretagne, tente de refaire sa vie. Une gageure quand on a 25 ans, qu'on lutte contre l'esclavage et que, malgré un viol subi dans l'adolescence, on découvre la passion amoureuse. De ce défi, l'auteur construit un récit dont le constant intérêt tient à son style de narration et à sa connaissance de l'histoire et des lieux décrits, qui donnent à ses personnages une présence un peu plus que romanesque, et au décor une sensualité qui leur fait écho. Lalie, création de l'imagination, devient l'image des Lalie réelles de cette page de l'histoire de la Louisiane française où elles espéraient le bonheur d'une paisible vie de famille.

## « FILLES DU ROY »

Avec Françoise Lepeltier (*Marguerite et la Nouvelle France*, Plon, 320 p., 20 €), on ne quitte pas l'Amérique. Celle du Nord quand une partie du Canada s'appelait Nouvelle-France. Colbert y envoyait des « Filles du Roy », c'est-à-dire des jeunes femmes destinées à ce qu'on peut appeler des mariages de repeuplement. Petite Plume, « c'te sauvagesse, c'te graine d'ivraie », pour moitié de sang iroquois, et baptisée du prénom chrétien Anne, est adoptée et élevée par Marie-Angélique de Thal des Saugeais. Elle en épouse le fils, Odion, bien qu'elle aime Réjean. Fou de ce mariage, celui-ci

la viole. Il déserte l'armée qu'Odion lance contre les Iroquois, et disparaît – plus tard, il se demandera si, à cause de lui, Anne n'a pas « un enfant conçu dans le péché ». Ce ne pourrait être qu'un roman d'amour, et il y a sa place, mais c'est surtout une fresque qui, sans abuser du folklore, fait revivre une noblesse et un petit peuple pris dans les joies et peines d'un pays en gestation. Un dépaysement pour un bonheur de lecture.

Iris, Lalie, Petite Plume... que de détresses ! Qu'on ne s'y trompe pas. Les drames n'empêchent pas l'ironie, une verve critique, voire un peu d'humour. Livia et la Hannah de Theresa Révay (*Livia Grandi ou le Souffle du destin*, Belfond, 348 p., 19 €) opposent passion et espoir aux calamités qui leur viennent des hommes et des événements sur fond de secret du « verre *chiaroscuro* » de Murano.

En faisant se rencontrer deux familles, les Grandi en conflit d'héritage et les Wolf chassés de leur maison – en 1945, les Allemands des Sudètes sont d'abord placés dans des camps –, Theresa Révay maîtrise deux sagas qui se relient quand Livia et le frère d'Hannah forment une seule famille. C'est là l'œuvre passionnante d'une romancière qui ne manque pas de souffle pour nous initier à l'art de Murano et faire revivre une page d'histoire assez méconnue.

Pierre-Robert Leclercq

# La légende de Zorro

**ZORRO**  
d'Isabel Allende.  
Traduit de l'espagnol (Chili)  
par Alex et Nelly Lhermillier,  
Grasset, 460 p., 21,50 €.

Quand Regina, de son nom guerrier Tête-de-Loup-Gris, accouche de Diego, fils d'Alejandro de La Vega, elle ne peut imaginer la vie qui attend ce nouveau venu à La Reina de Los Angeles. Pour avoir bien servi la couronne d'Espagne, Alejandro est devenu propriétaire terrien en Californie. Diego grandit en

compagnie de Bernardo, son frère de lait, sourd depuis qu'il a vu sa mère violée et assassinée. Ensemble, ils passent le rite initiatique de l'adolescence et Diego reçoit pour totem « el Zorro », le renard. Envoyé à Barcelone pour y parfaire son éducation, il y arrive quand Napoléon donne le trône d'Espagne à son frère Joseph.

## DÉFENSE DES OPPRIMÉS

« L'amour charnel est un aspect de la légende de Zorro que lui-même ne m'a pas autorisée à divulguer. » L'indiscrète qui fait cette révélation, nous apprend tout de même que Diego

aime Juliana de Romeu, laquelle épousa le corsaire qui les fit prisonniers quand ils fuirent l'Espagne, Diego ayant défendu les faibles en participant à La Justice, une société secrète. Cette défense de l'opprimé, il la poursuit en Californie où son père est accusé de trahir la cause espagnole et où se peaufine sa double personnalité, Diego, « élégant, maniéré, hypocondriaque », et Zorro l'audacieux, le héros célébré dans soixante-huit films, soit treize de plus que Robin des bois, avec qui il a une certaine parenté.

D'aventures, d'amour, historique, tous ces aspects marqués des qualités spécifiques à

chaque genre, tel est le roman d'Isabel Allende, sans oublier l'art du portrait quand « le renard » sort « de l'ombre dans son superbe costume, tout en noir, avec le chapeau, le masque et la moustache, la cape jetée sur l'épaule (...) le fouet enroulé à la ceinture ». Traité comme une biographie, le récit est fait par la sœur de Juliana, Isabel. Elle raconte son héros entouré de personnages qui dépendent à la fois de leur caractère propre et des soubresauts de l'histoire qui, de 1790 à 1840, bouleversèrent la France, l'Espagne et la Californie de Diego, « un enfant des deux mondes ».

P.-R. L.

## ZOOM



■ **LE CERCLE DE LA VIE. HISTOIRES ET SAGESSE DU PEUPLE SIOUX**, de Joseph Marshal III  
Quel livre étonnant ! A la fois autobiographie, Marshal III ra-

contant sa vie depuis qu'à l'école primaire il devait supporter « les insultes anti-indiennes », et biographie, son récit rapportant également la vie d'un peuple que nous limitons souvent à nos souvenirs de western. Les deux histoires ainsi confondues réservent bien des surprises tant par les anecdotes, tantôt graves, tantôt pleines d'humour, que par l'approche de la culture des Sioux, dont « la vie a été à jamais bouleversée par l'arrivée des Européens », ce qui ne les a pas empêchés de garder, et jusqu'à nos jours, une ligne de vie.

Ces règles composent une espèce de livre de sagesse dont les échos se lisent ici sans ennui. D'un intérêt toujours soutenu, entraînant comme un bon roman, instructif comme un essai au style clair, on se passionne à suivre les aventures et les existences de Nuangete, Femme Rouge, Jambes Torses, Qui-Est-Pressé et autres Yeux de Loup.

P.-R. L.  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Renaud Morin, Albin Michel,  
250 p., 20 €.

■ **YOUSOUF LE FLAMBOYANT**, de Georges Fleury  
La princesse Pauline, sœur de Napoléon, a veillé sur l'enfance de Yousouf qu'elle prénomme Giuseppe. Yousouf est vendu au bey de Tunis. D'esclave, il accède au poste d'adjoint du trésorier et vit un fol amour avec Kabira. Mais, petite-fille du bey, elle est mariée à un autre, et Yousouf s'enfuit. En France, il s'engage dans l'armée, prend

part à la conquête de l'Algérie, y est « flamboyant » dans les batailles, s'oppose à Abd El-Kader, le frère ennemi. Promu général, ami de Ferdinand de Lesseps, il vit à Paris où il se fait baptiser. Amours dans l'esprit des *Mille et Une Nuits*, conquête militaire, drame de famille – sous le Second Empire, la femme de Yousouf régente trop les « dames patronnesses d'Alger » –, l'histoire de Yousouf est aussi celle de la naissance de l'Algérie. Georges Fleury traduit les complexités des événements à travers son étincelant personnage, qui, arabe et général français, a « l'âme entre deux mondes ».

P.-R. L.  
Flammarion, 420 p., 21 €.

■ **LES GENS DU PAYS**, de Didier Cornaille  
Julien, qui a 10 ans et une mère peu attentive, part à l'aventure pour retrouver son père qui, dans le Morvan, continue à donner for-

me à son rêve de jeunesse. Youssef, qui vit d'une ferme que lui ont laissée de sympathiques paysans, recueille l'enfant non sans s'exposer aux ragots de certains gens du village, et une amitié se crée entre le vieil homme qui a connu le rejet de paysans au « racisme imbécile » et le gamin qui découvre la vie de la campagne comme s'il arrivait sur une autre planète. Ce que l'on peut qualifier de « roman rural » est un genre aux sujets généralement peu variés. Avec le personnage de Julien, Didier Cornaille réussit une composition d'une complexité qu'il sait rendre claire en mêlant parfaitement la situation d'un harki pour qui la France n'a été longtemps qu'une « grande carte pleine de couleurs suspendue au mur de l'école », les désarrois d'un enfant et la condition sociale du retour à la terre moins facile que ne le pensait un citadin des années 1970.

P.-R. L.  
Albin Michel, 330 p., 19,50 €.

■ **LES AMANTS DE JUDÉE**, de Danielle Pinault  
A 15 ans, Sara est veuve de Dan, 18 ans, qui n'a pu lui donner d'enfant. Suivant la tradition, c'est Uriel, le frère de Dan, qui devra assurer la descendance. Mais il n'a que 15 ans. En attendant de pouvoir être unie à Uriel, Sara retourne chez ses parents, à Jéricho. Sur la route, elle rencontre un blessé, et s'en occupe bien qu'il soit interdit de toucher « un circoncis, un fils de ce peuple détesté ». Il s'agit, en effet de Licinius, un légionnaire romain, attaqué alors qu'il était porteur d'un message. Malgré son entourage, Sara le soigne. Sous le règne du roi Hérode, c'est quelque chose comme une trahison, qui prend une autre ampleur quand, entre les deux jeunes gens, la compassion, la reconnaissance et l'amitié font naître l'amour. Quand Sara est enceinte de Licinius, celui-ci est exécuté. Uriel qui fit un séjour près de Sara

accepte de se dire père de l'enfant. Danielle Pinault, en un récit des plus sobres, reconstitue une époque et renouvelle, au pays de Judée, l'éternelle histoire de Roméo et Juliette, en y ajoutant la note de la xénophobie et de la haine née de l'occupation d'une troupe étrangère.

P.-R. L.  
Plon, 290 p., 17 €.

# Dans la peau d'un juge

Tim Parks s'introduit dans la tête d'un homme de loi.  
Et évoque subtilement l'imperfection de la justice des hommes

**DOUBLE VIE**  
(*Judge Savage*),  
De Tim Parks.  
Traduit de l'anglais  
par Jean-Yves Le Dizé,  
Actes Sud, 362 p., 23,80 €.

C'est fou ce qui peut passer par la tête d'un juge, pendant une audience. Des choses profondes et des sonnettes, des idées abracadabrantes et des passages du code civil, des considérations pratiques et des météorites de désespoir : tout un fatras de pensées plus ou moins nobles, plus ou moins cohérentes, qui ne sont pas seulement les secrétions naturelles du cerveau, mais sa matière première et celle de la vie même. Cette vie que Tim Parks, écrivain britannique en vue, tout juste quinquagénaire et finaliste du Booker Prize pour ce livre, cherche à capter par l'intermédiaire de son personnage. En s'introduisant dans l'existence d'un homme de loi, le juge Savage, Tim Parks montre avec subtilité que la justice des hommes est pleine de trous. Comme la plupart des conventions sociales, la loi plaque des itinéraires parfaitement tracés, rectilignes, sur un fouillis d'impasses ou

de sentiers tortueux – l'esprit humain et son inépuisable fabrique de complications.

Les romanciers sont les cartographes de ces trajectoires secrètes, embrouillées, que la loi ne prend pas toujours en compte. Et Tim Parks encore plus qu'un autre, qui s'infiltré jusque dans les plus petits replis de la tête du juge Daniel Savage. Un véritable labyrinthe, cette tête, dont le propriétaire est, si l'on peut dire, à la fois juge et partie : homme de droit, fraîchement nommé au poste enviable de juge à la Crown Court, Savage est embarqué dans les retombées d'une ancienne histoire d'adultère qui lui vaut quelques mauvaises fractures, des semaines d'hôpital et des fréquentations dangereuses. Et ce n'est pas tout : il y a aussi la gestion difficile d'une fille adolescente en rupture de ban, des relations conjugales pas aussi sereines qu'il le souhaiterait et une grande amitié pourrie par la jalousie. Sans parler de son propre tempérament, qui le tracasse par intermittences : serait-il influençable ? Son statut d'enfant adoptif, noir dans un monde de Blancs, ne le pousserait-il pas à se montrer plus conciliant qu'il n'a envie de l'être vrai-

ment ? « Pourquoi est-ce que je me sens obligé de rire systématiquement quand je rencontre quelqu'un ? », se demande incidemment Savage, en plein milieu d'une conversation professionnelle avec un avocat.

## CAISSE DE RÉSONANCE

Rien de tout cela n'est appuyé, démontré, explicité. Simplement, Tim Parks emmène son lecteur à l'endroit exact où la pratique s'écarte de la norme, où ce qui est simplement humain (et souvent incorrect) se démarque de ce qui est permis, légal. Et où l'individuel fait la pièce aux règles admises par la collectivité – autrement dit, à l'intérieur de l'homme : un endroit tumultueux, où l'ordre ne parvient jamais à régner tout à fait. Bien que le roman ne soit pas écrit à la première personne, Daniel Savage est la caisse de résonance du monde extérieur : c'est par le filtre de ses sentiments, de ses appréhensions, de ses rêveries que le lecteur accède à la réalité (ou à ce qu'il en reste, une fois passé ce tamis). Or cet intérieur est tourmenté, courbe, absolument pas structuré comme les paragraphes d'un livre de droit, ou comme les pièces bien agencées de la nouvelle maison



Tim Parks, en 2005

des Savage, qui sort de terre en même temps que le récit. Aussi le livre ne comprend-il aucun dialogue matérialisé comme tel par des tirets ou des passages à la ligne.

Contrairement à ce qui se produit dans un tribunal, où les différentes parties interviennent à tour de rôle, des voix s'entrechoquent dans la tête de Daniel Savage. Et là, plus de juge pour arbitrer entre ces paroles et ces pensées qui se

croisent ou se télescopent dans un brouhaha infernal : les amis, les accusés, la famille, les souvenirs, les remords, les avocats, les soucis domestiques, tout se mêle d'une manière pourtant très structurée, même si l'ensemble comporte des longueurs. « *Le chaos* » menace, et pas seulement les individus confrontés à la violence, ou ceux qui se sont mis hors-la-loi : Daniel Savage aussi et comme lui chaque

être humain, peuplé d'une quantité de désirs, de passions et de tensions contradictoires. « *Qui vous êtes ?* », demande à Daniel Savage une voix anonyme au téléphone. Angoissante question à laquelle le roman de Tim Parks montre que toute réponse définitive serait une simple approximation, exactement comme le sont les jugements portés dans les tribunaux.

Raphaëlle Rérolle

## Boulgakov, satiriste décapant

Une brève anthologie de saynètes de l'auteur du « Maître et Marguerite »

**LA LOCOMOTIVE IVRE**  
de Mikhaïl Boulgakov.  
Traduit du russe  
par Renata Lesnik,  
Ginkgo éd. [47, villa des Princes  
92100 Boulogne], 192 p., 15 €.

Les amateurs de Boulgakov connaissent déjà nombre des récits composés par l'écrivain dans cette veine satirique qui lui assura très vite aussi sûrement un revenu minimum, d'autant plus nécessaire qu'il renonçait alors à l'exercice de la médecine, qu'une défiance des pouvoirs publics. Près de deux cents de ces textes, donnés à la presse, figuraient sous le titre *Articles de variétés et récits 1919-1927* dans l'un des volumes que la « Bibliothèque de la Pléiade » consacra à l'auteur du *Maître et Marguerite* (1).

La brève anthologie qu'en proposent les éditions Ginkgo offre une nouvelle chance à ces saynètes décapantes. Vision féroce de la société russe, du communisme de guerre à la NEP – Nouvelle Politique économique, parenthèse capitaliste éphémère, comme une transition idéologiquement fâcheuse mais nécessai-

re avant la remise au pas stalinienne –, cette fresque fortement imbibée d'alcool transforme en farce le quotidien le plus sordide. Qu'on en juge ! Un immeuble « à but lucratif », que Boulgakov habita, « *colosse gris souris* » qui s'allumait le soir de ses cent soixante-dix fenêtres et flambe par la faute d'une vieille, consumée de chagrin ; un neveu qui, fatigué de s'acquitter de taxes toujours plus lourdes, finit par apporter au fisc la presse à billets qui lui permet de faire face à ce racket d'Etat ; une pièce désastreuse (« *la plus effrontée, la plus stupide, la plus nulle* », donc capable de remporter le prix qui permettra à son auteur de quitter l'ossète Vladikavkaz (où Boulgakov composa justement en 1920 ses premières pièces pour le théâtre local) pour la géorgienne Tiflis ; une chasse subite aux malfaiteurs du service de sécurité d'une gare oubliée pour faire du chiffre et apaiser les doutes de la hiérarchie sur le zèle de l'équipe ; un aiguillage manœuvré par un noceur embrumé et une locomotive, chargée par jeu de pochetron à la vodka, qui siffle et bloque la voie ferrée... Une promiscuité éprouvante, la

porosité entre les comportements privés et publics qui s'ensuit... Le moindre écart – un coq qui chante à dix heures du soir –, et Boulgakov opte pour le bouffon ou le fantastique, la satire tendre ou ironique. Eloge du mari qui bat sa femme ou du soûlard tenu pour un malade social, rien n'échappe à la griffe d'un écrivain dont la survie dépend de l'inspiration (« *si je n'arrive plus à écrire, alors, inévitablement, ce sera le krach financier* ») et qui redoute la panne (lui qui court les rédactions pour placer ses récits s'effolant d'obtenir une commande quand sa cervelle est « *toute petite, recroquevillée, avec, en guise de circonvolutions, des fentes noires, coagulées. Morte* »).

Qu'on se rassure, jamais l'inspiration ne l'abandonne ni la nécessité ne dénature la palette d'un satiriste aussi drôle que mordant.

Ph.-J. C.

(1) Signalons la singulière adaptation qu'en livrent Misha Zaslavsky et Askold Akishine, sélection des « *grandes scènes incontournables* » du roman (préface de Michel Parfenov, « Actes Sud BD », 144 p., 16 €).

## Merveilleux et désillusions

Un recueil de nouvelles de Francis Scott Fitzgerald

**UN DIAMANT GROS**  
**COMME LE RITZ**  
(*Short Stories*)  
de Francis Scott Fitzgerald.  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Marie-Pierre Castelnau  
et Bernard Willerval,  
éd. Robert Laffont,  
« Bibliothèque Pavillons »,  
840 p., 11,90 €.

Les meilleures nouvelles de Fitzgerald (1896-1940) et celles qui, diffusées régulièrement dans le *Saturday Evening Post*, lui rapportèrent bien plus d'argent que toute autre production littéraire : ainsi sont présentés ces vingt-huit textes, rassemblés pour la première fois, en 1951, par le critique américain Malcolm Cowley et aujourd'hui réédités en un seul volume sous ce titre d'*Un diamant gros comme le Ritz*.

Tirées de plusieurs recueils des années 1930, autobiographiques pour la plupart, elles « *gardent intacte la fraîcheur de l'émotion* », remarque Cowley dans son introduction. Elles sont aussi la matière vive de l'écrivain, une matière qu'il découpe et dont il rassemble les chutes

dans un classeur intitulé « Nouvelles rejetées et démantibulées ».

Prenez *Gatsby le magnifique* : le roman est clairement en germe dans la nouvelle qui donne son titre au recueil. Dans cette histoire, le personnage principal, John T. Unger, est envoyé par ses parents près de Boston, pour y poursuivre ses études. Malgré ses origines provinciales, il se lie d'amitié avec Percy Washington, fils de « *l'homme le plus riche du monde* ». Ils passeront les vacances d'été ensemble, dans le château paternel, une demeure adossée à un diamant gigantesque. Flirtant avec le merveilleux, Fitzgerald y joue de ces va-et-vient qu'il affectionne, entre rêve et désillusion : John s'envole vers la richesse et l'amour, pensant accomplir son rêve d'ascension sociale, à moins que ce ne soit celui de ses parents. Mais les murs du château s'épaississent jusqu'à priver peu à peu les personnages de toute liberté...

### « PRINTEMPS ENFUI »

Même schéma dans « Le palais de glace », où Sally Carrol Happer, une jeune fille du Sud, espère

« *vivre là où de grandes choses se font* », en épousant un Yankee. Elle quitte la Georgie et ses lumières chaudes et humides, pour s'engouffrer dans l'hiver du Nord. Elle croit être amoureuse, mais ne peut empêcher la neige de former son linéol : « *Elle aimait la chaleur, l'été, le Sud. Ici, tout lui était étranger, étranger...* » Comme John, Sally Carrol frôle la mort, et la réalité, très vite, prend le pas sur le rêve.

Difficultés amoureuses, pauvreté, alcool, jazz, dépression, splendeur de la fête et imminence de l'échec... : c'est toute la vie de Fitzgerald, mort précocement en 1940, qui se devine en filigrane dans ces récits. Comme dans « C'est plus raisonnable », où les fiançailles rompues d'O'Kelly rappellent celles, retardées, de Fitzgerald avec la fantasque Zelda Sayre. Le sentiment d'un « *printemps enfui* » habite cette histoire comme d'ailleurs presque toutes les autres. Et ces nouvelles magnifiques, échos de la ruine personnelle et du malheur américain, ont la forme d'un éternel et douloureux adieu à la jeunesse.

Cécile de Corbière

## Petits guides pour voyager, ou rêver, en littérature

### PARTI PRIS

**QUELLE QUE SOIT** votre destination estivale, soyez certains de trouver un écrivain au détour du chemin, au coin de la rue, dans une chambre d'hôtel. « *L'hôtel est une boîte de Pandore*, dit Nathalie de Saint Phalle. *C'est un endroit romanesque où le cheminement de l'imaginaire traverse des décors pour la plupart réels* » (1). Son gros livre est moins un guide qu'un « *voyage autour de la terre* ». Certains hôtels sont fermés, d'autres ont disparu, emportés par les destructions des guerres ou la rénovation urbaine. Mais plusieurs centaines d'artistes – comme en témoignent les 9 pages d'index des noms – les font revivre, avec Nathalie de Saint Phalle, dans près d'une soixantaine de pays.

Où aller ? Partout. Où s'arrêter ? A Dublin, bien sûr, au Finn's Hotel, où Joyce rencontra une femme de chambre, Nora, qu'il épousa. A Cabourg, certainement, pour ne jamais quitter Proust. A Beyrouth pour rêver à la reconstruction du mythique Saint-Georges et écouter Maxime du Camp : « *Beyrouth est incomparable : c'est une retraite faite pour les contemplatifs, pour les désenchantés, pour les blessés de l'existence ; il me semble que l'on peut y vivre heureux rien qu'à regarder*

*les montagnes et la mer.* » Impossible d'oublier Haïfa, pour séjourner dans le Hilton fictif du *Portnoy* de Philip Roth, avant de terminer le périple sur l'ultime phrase de Nathalie de Saint Phalle : « *Cette fin, je la dédie à Francis Ponge, pensionnaire du "Grand Hôtel de la Rage de l'Expression et des Vellités réunies"*. »

Evelyne Bloch-Dano préfère, elle, réinventer les écrivains dans leurs propriétés (2). Marguerite Yourcenar pétrissant son pain dans la cuisine de Petite Plaisance, sa maison en bois de l'île des Monts-Déserts (Etats-Unis, Maine) ; André Gide en son jardin de Cuverville-en-Caux ; plus loin dans le temps, Jean-Jacques Rousseau aux Charmettes, à Chambéry, ou Pierre de Ron-sard au prieuré de Saint-Cosme, en Touraine. Ainsi, une centaine de lieux, dont Evelyne Bloch-Dano donne les adresses, et tous les renseignements permettant de visiter ceux – les plus nombreux – qui sont

ouverts au public. Soucieuse que les visites ne dispensent pas de lire, Evelyne Bloch-Dano, judicieusement, a ajouté un abondant index où figurent les œuvres principales de chacun des écrivains cités.

Si vous avez un peu le tournis à l'idée de courir de Londres à Baltimore (chez Edgar Allan Poe), de Ferney (chez Voltairre) à la Nouvelle-Angleterre (chez Edith Wharton), un petit ouvrage, très détaillé, vous propose de rester à Paris, pour une vingtaine de « *balades littéraires* » (3).

On vous explique d'où partir, où arriver et combien de temps environ dure la promenade. Ainsi, si vous choisissez « *Autour du cimetière du Montparnasse avec Hemingway, Nin et Miller* », vous partirez de Denfert-Rochereau pour arriver trois heures plus tard du côté du métro Plaisance. Vous verrez une trentaine de lieux de mémoire, et ne croiserez pas seulement les trois écrivains désignés dans le titre de la

balade, mais aussi Aragon, Céline, Marina Tsvetaeva, et tous ceux qui passaient par là entre 1900 et 1945.

Enfin, si vous voulez voyager seulement en chaise longue, de Cuba à Biarritz, de New York à Bahia, de Budapest à Trouville, Madrid, Venise, Rome ou Paris, avec Roland Barthes, Ernest Hemingway, Marguerite Duras, Paul Auster, Arthur Koestler et bien d'autres, il vous en coûtera d'abord 18,90 €, avec lesquels vous achèterez *Long-courrier*, de Gérard de Cortanze (4).

Cortanze ne se promène pas avec des plans de ville et des guides de tourisme. Plutôt avec des souvenirs de lecture. Mais après avoir retrouvé dans chaque ville ses familiers – les artistes qui l'ont habitée ou beaucoup fréquentée – et avoir découvert des passants inattendus, vous aurez envie, plus encore que de quitter votre chaise longue pour les suivre, de les lire. Pas de difficulté, beaucoup sont disponibles en édition de poche.

Ainsi Tennessee Williams rencontré par hasard à Rome, le Prix Nobel Naguib Mahfouz croisé au Caire, Paul Morand traversant, à Venise, le Grand Canal, Chateaubriand entrant dans Jérusalem... Et si par hasard – ou par chance –, en arrivant

dans le « Cuba littéraire : le paradis des menteurs », sixième chapitre du livre de Gérard de Cortanze, vous constatez que vous n'avez jamais lu le « *magique* » *Paradiso* de José Lezama Lima, dites-vous bien qu'il serait vraiment dommage de passer cet été 2005 sans un séjour au Paradis (5), en attendant une rentrée littéraire qui s'annonce variée et passionnante.

Josyane Savigneau

- (1) *Hôtels littéraires. Voyage autour de la terre*, de Nathalie H. de Saint Phalle, Denoël, 490 p., 25 €.
- (2) *Mes maisons d'écrivains*, d'Evelyne Bloch-Dano, éd. Tallandier/Le Magazine littéraire, 360 p., 21 €.
- (3) *Balades littéraires dans Paris (1900-1945)*, sous la direction de Jean-Christophe Sarrot, éd. Nouveau Monde, « Terres d'écrivains » (www.nouveaunouveau-monde.net), 224 p., 23 €.
- (4) *Long-courrier*, de Gérard de Cortanze, Ed. du Rocher, 240 p., 18,90 €.
- (5) *Paradiso*, Seuil, « Points » n°604, 672 p., 9,45 €.

Cette chronique reprendra le 26 août.



# La suite au prochain épisode...

Aventures rocambolesques, personnages simplistes : le feuilleton littéraire conserve un charme désuet et une saveur particulière

**LE NOUVEAU MAÎTRE D'ÉCOLE** de Ponson du Terrail, Les Belles Lettres, « Encrage », 190 p., 15 €.

**MÉMOIRES D'UN GENDARME** de Ponson du Terrail. Les Belles Lettres, « Encrage », 302 p., 17 €.

**DÉCAPITÉE !** de Fortuné du Boisgobey. Les Belles Lettres, « Encrage », 302 p., 17 €.

Dans les années 1860, les frères Goncourt se lamentent parce que, « dans le ci-devant pays de Balzac, d'Hugo et de Michelet », Timothée Trimm est l'auteur le plus lu. De son vrai nom Napoléon Lespèce, ses feuilletons peuvent porter de 200 000 à 300 000 le tirage du *Petit Journal* où règne une autre célèbre signature, Ponson du Terrail.

C'est sous le Consulat, dans le *Journal des débats*, que Julien Geoffroy invente le feuilleton qui sera un « rez-de-chaussée » de critique littéraire jusqu'en 1842. Cette année-là, la direction du journal a l'idée de passer de la critique au roman et propose à Eugène Sue de publier « en feuilleton », ce qu'il fait avec *Les Mystères de Paris*, ce qui suscite une nouvelle technique d'écriture, Dumas s'y montrant un des maîtres du genre.

L'habituelle définition du roman-feuilleton – psychologie sommaire avec des actions rebondissant d'épisode en épisode – n'est pas fautive mais incomplète. Certes, le feuilleton doit accrocher les lec-

teurs avec des histoires simples et entretenir leur curiosité pour qu'ils n'oublient pas l'achat du journal, mais le feuilletoniste sait faire leur part à des sujets plus graves que les aventures rocambolesques d'improbables héros, et évoquer des problèmes de mœurs, de sociologie et de politique en gardant cette saveur particulière qu'impose le « suite au prochain épisode ».

En 1863, Napoléon III demande à Victor Duruy, ministre de l'instruction, de lutter contre l'influence des congrégations religieuses enseignantes. Libre-penseur et laïque militant, Duruy s'y applique, et ce n'est pas par hasard qu'en 1865 Ponson du Terrail abandonne Rocambole pour Simonin qui, « un paquet au bout d'une bâton sur son épaule », arrive à Saint-Donat, « un des villages les plus abrutis du centre de la France ». Pas trop bien accueilli, il va y démontrer que, dans une commune, l'instituteur est « l'homme le plus utile ». En inculquant aux payans l'avantage qu'il y a à savoir lire et écrire, en créant la solidarité où n'était que l'égoïsme, le maître d'école transforme les mentalités.

Ponson du Terrail est un auteur prolifique. Le 1<sup>er</sup> septembre 1865, ses fidèles du *Moniteur* reçoivent le dernier épisode de l'histoire de Simonin ; le 7 septembre, ils découvrent Martin l'Anguille qui emmène son fils Nicolas au-dessus du Trou-de-Satan, un abîme « d'une profondeur qu'on n'a jamais sondée ». Il a prévu de l'y jeter. Devant le gouffre, il préfère l'abattre d'un coup de fusil et y renonce quand Nicolas s'écrie : « Mariet-

te ! » C'est le nom de sa sœur, la seule personne de la famille que Martin aime. Il a voulu tuer son fils parce que « les bons chiens chassent de race », ce qui n'est pas le cas de Nicolas. Etant braconnier, Martin ne peut accepter que son fils veuille être gendarme. Lequel, tout au long des 59 épisodes de ses *Mémoires*, développe une intrigue à double face ; historique – la vie militaire en Afrique et l'importance, en France, du représentant de l'ordre – et sociale – la vie dans la campagne solognote et la psychologie d'une paysannerie quasiment moyenâgeuse.

Soirée dansante chez Vitrac, « le peintre de toutes les élégances ». Des hommes masqués apportent « la tête fraîchement coupée d'une jeune femme ». Qui est cette décapitée ? Était-ce une maîtresse de Vitrac, un mari jaloux lui envoyant la tête de l'infidèle ? La ressemblance de la morte avec Hélène, une jeune fille russe, est-elle une piste ? Dans le journal *La France*, voilà pour Du Boisgobey de quoi tenir ses lecteurs d'octobre 1888 à janvier 1889 en multipliant les rebondissements de l'enquête.

#### BAS-FONDS

Ces trois romans sont caractéristiques de la séduction du feuilleton qui allie l'aventure imaginée et le réalisme du quotidien. La mystérieuse décapitée, prétexte à suspens, permet à l'auteur d'évoquer la police, la justice, voire le triste « procédé dont on use à Paris envers un étranger » quand on vient interroger le comte Borodino, oncle d'Hélène ; la vie de



## LE VOLEUR

Les MÉMOIRES D'UN GENDARME PONSON DU TERRAIL



COLLECTION KHARBINE-TAPABO

Nicolas, qui a toutes les composantes du roman populaire – crime, enquête, rivalités amoureuses –, est aussi une passionnante évocation de la gendarmerie sous le Second Empire et, en opposé aux

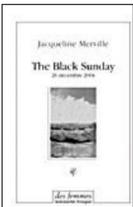
bas-fonds parisiens chers à Eugène Sue, une plongée dans la misère des campagnes, moins connue parce que moins exploitée ; Simonin préfigure les luttes de 1905 quand l'Etat se sépare des Eglises,

tandis que Saint-Donat résonne de propos qui ont, aujourd'hui encore, une certaine actualité. Et, une fois de plus, on se laisse prendre au charme du feuilleton.

P.-R. L.

« Les Mémoires d'un gendarme », de Ponson du Terrail. Illustration de Godefroy Durand pour « Le Voleur » (1867)

## ZOOM



**■ THE BLACK SUNDAY 26 DÉCEMBRE 2004, de Jacqueline Merville**

Tsunami. « La respiration mortelle des mondes souterrains et liquides. » Pour Jacqueline Merville, cette définition poétique est comme un sceau sur le souvenir. Ses qualités d'écriture savent décrire l'horreur de la catastrophe et avec une telle retenue, une telle façon d'en soustraire tout pathos, toute sensiblerie, qu'elle transmet en peu de mots l'immensité physique du désastre en même temps que les multiples sensations qu'ont pu connaître les victimes. Faire parler les morts, inventer du dialogue en imaginant les pensées dernières, c'est là un exercice douteux. Sauf à avoir vu arriver « la vague », sans comprendre, à se retrouver sur un toit en envisageant « silencieusement et avec écaurement [s] a mort » et en redoutant « la sienne », celle de l'homme aimé, car il a suffi d'aller acheter deux croissants pour mourir seule. Ils se retrouvent, épargnés, survivants dans un univers d'apocalypse où la solidarité côtoie le pillage des cadavres, où plus rien n'est de ce qui fut. Il y aura des livres et des films sur ce drame, Mais ce bref récit, concis, émouvant, restera l'un des plus forts sur « l'attentat de l'océan Indien. »

P.-R. L.

Ed. des femmes, 92 p., 9,50 €.

**■ L'HOMME JETABLE, de Daniel Rocher**

Quand commença le troisième millénaire, « le monde essayait de changer, comme d'habitude. La frénésie sexuelle se poursuivait paisiblement », l'espèce humaine « cherchait à s'attiser par tous les moyens comme si [elle] sentait confusément qu'elle n'avait plus rien à perdre », et cela parce qu'elle arrivait au bout de son histoire. Il y a bien des moyens de faire le procès de son temps. Encore fallait-il, pour être convaincant, ce style clair et l'art de mettre en scène un personnage comme Stan Tesson. Son voyage de « mobile homme », la balle perdue d'un attentat qui se plante dans son portable, ses rapports avec un Monsieur Zhu, « sévices compris », autant d'instants de sa vie, pas si éloignés de la nôtre, pour un bonheur de lacerant à s'offrir pour sourire et... méditer avec un soupçon d'inquiétude.

P.-R. L.

Ed. Jean-Paul Rocher, 132 p., 14,90 €.

**■ LA NAISSANCE D'UNE NATION, THÉRÈSE, de Pierre Caron**

Un fils tué devant elle à coups de tomahawk, son mari mort au cours d'une bataille contre les Iroquois, Thérèse Cardinal est, à 26 ans, une « jeune veuve, très belle, très désirable, mais fort maîtresse d'elle-même » et gardant, malgré l'épreuve, « sa nature déjà indomptable et son indépendance de caractère ». Cet attachant personnage romanesque est au centre d'une histoire située environ un siècle après l'arrivée au Canada de Jacques Cartier, alors que les conflits avec les indigènes se poursuivent. En même temps que les aléas de la vie que rencontre Thérèse – joies, peines et drames du quotidien –, c'est tout l'esprit d'un pays, avec son décor, sa faune, sa flore, que l'auteur fait revivre avec un beau talent de narrateur. Avec la vie de la tribu des Poutéoutamis défendant son territoire et ses mœurs face aux pionniers de « la naissance d'une nation », Pierre Caron, nous instruit en nous passionnant.

P.-R. L.

Ed. Anne Carrière, 634 p., 23 €.

**■ CENSURE, AUTOCENSURE ET ART D'ÉCRIRE,**

sous la direction de Jacques Domenach  
La Bible, Erasme, La Fontaine, Spinoza, Saint-Simon, Voltaire, Rousseau, Sartre, Lolita, Sade, Salman Rushdie : les actes d'un Séminaire européen étudiant des cas de censures (politiques, religieuses) de l'Antiquité à nos jours. « La censure, comme le diable, prouve son existence dans son acharnement à nous faire croire qu'elle n'existe pas », écrivait Jean-Jacques Brochier. Ce panorama savant se clôt sur une invitation à savoir transcender les interdits, et surmonter les perversions du « politiquement correct ».

J.-L. D.

Complexe, 376 p., 39,90 €.

**LA COHÉE DU LAMENTIN (Poétique V) d'Edouard Glissant.**

Gallimard, 272 p., 17,50 €.

Dans le cinquième volume de sa *Poétique* – inaugurée par le désormais classique *Soleil de la conscience* (1) – Edouard Glissant met en regard les différents aspects de sa sensibilité, avec une liberté de ton et une conception de la réflexion littéraire et artistique, qui n'appartiennent qu'à lui. La cohérence des approches, la grande tenue stylistique et la précision poétique des descriptions et des évocations l'emportent sur la variété un peu fortuite de ces brefs essais.

Le titre, évidemment incompréhensible à qui n'est pas familier de la Martinique, désigne un lieu en bord de mer, dont l'étymologie est incertaine. « Ne se rencontre que dans cette baie des Flamands, au long de la mangrove : la cohée du Lamentin. Le mot vient-il de la langue créole ou de la langue française ? D'accorder peut-être ? « Accorder un navire pour le réparer ». (Non loin de là, il existe un port-cohé.) Un cohé donc, ou, s'il se trouve, une corée ? Nul n'a pu dire, à ce que je sais. »

Ce n'est pas la première fois que le romancier et essayiste martiniquais use d'un nom propre, rare ou même totalement inventé, pour ses titres. Mais jusque-là il s'agissait de romans (*La Lézarde*, *Malemort*, *Mahagony*, *Ormerod*, *Sartorius*). En choisissant cette désignation topographique pour un essai, Edouard Glissant installe son discours théorique dans un paysage, une nature toujours revendiquée non pas comme décor pittoresque, mais comme véritable fondement de la pensée.

#### ÉLAN POLITICO-POÉTIQUE

Que la langue poétique puisse être utilisée dans sa réflexion sur elle-même, qu'elle soit souvent empruntée à un langage populaire transfiguré et qu'elle ne se contente pas d'être une contribution naturaliste ou au contraire « poétisante » à la pensée littéraire et politique, c'est un des principes de l'œuvre d'Edouard Glissant, qui par ailleurs a souvent analysé le « délire verbal » en Martinique, comme en témoignent des articles republiés dans le fac-similé des quatre premiers numéros de sa revue *Acoma*, aux Presses universitaires de Perpignan (656 p., 30 €).

Cette revue, fondée en 1971 et alors éditée par François Maspéro, réunissait, sous un titre symbolique (un arbre qui, longtemps après

avoir été coupé, conserve un cœur « aussi sain, humide et plein de sève que si on le venait de mettre par terre »), J.B. du Tertre, *Histoire naturelle des Antilles*, des poèmes, du théâtre, des entretiens, des analyses politiques, historiques ou littéraires, des programmes militants, qui tissaient des liens profonds avec Haïti, le Chili et avec le combat des Black Panthers, mais soulignaient l'extrême singularité des Antilles.

On retrouve trente ans plus tard dans *La Cohée du Lamentin* le même élan politico-poétique de l'auteur de *Tout-Monde*. Il y rappelle régulièrement ses grands thèmes, dans ce qu'il nomme des « excipit », symétrique de l'incipit d'un livre : « la fin ou le résumé ou l'écume tremblante d'une parole ou d'une pensée, ou d'une intuition qui a coulé dans des espaces ». Il reprend, à cette occasion, des définitions fondamentales de ses concepts : le tout-monde, mais aussi la relation, le tremblement, la pensée archipélique, le divers. La totalité plutôt que l'unité, la diversité plutôt que l'unicité, le rhizome plutôt que la racine, le futur plutôt que le retour, les territoires plutôt que la terre, les Amériques plutôt que l'Amérique, l'archipel plutôt que l'Empire, la démesure plutôt que la mesure.

Tous ces choix sont affirmés dans des textes qui prennent appui sur des admirations et des hommages. Les peintres (Matta, Lam, Adami), les poètes (Saint-John Perse, bien sûr, et « le poète » qui n'a même pas besoin d'être nommé, Aimé Césaire, mais aussi Senghor, Walcott, Kateb Yacine, Claudel, Rimbaud, Darwich), les philosophes (Deleuze et Guattari) et les romanciers (Faulkner le maître, Alain Borer, Antonio Tabucchi) se partagent cette grande célébration.

Pour définir son « tout-monde », Glissant propose : « un monde où les êtres humains, et les cultures et les spiritualités, se contaminent mutuellement. Mais la contamination n'est pas la dilution ». Dans un texte très brillant, « Contestation du Morne, des Fonds et Du Delta », Glissant passe du paysage originel – merveilleuse évocation de souvenirs rapportés par sa mère Adrienne qui le tenait, à un mois, dans ses bras –, aux ravages de la modernité citadine et du mépris écologique. « Aujourd'hui, écrit tristement Glissant, les cités étincelantes s'élèvent à l'abrupt des marais où une sous-humanité pourrit dans l'égout. »

René de Ceccatty

(1) Gallimard, 1956.

## Une inquiétante familiarité

être, pendant qu'une femme charmante, son épouse, trouve sous sa propre peau le signe croissant d'un cancer possible. Chacun écrit ou tente d'écrire ce qui l'affecte ou l'infecte, sans que s'ensuive l'effet d'une symétrie, puisque si elle lit ce qu'il lui donne à lire, qui est une sorte de récit, il ne lit ni ne sait rien de ce qu'elle écrit sous forme de journal.

#### ■ Benoît Jacquot

Ils ont des enfants, un garçon et une fille, des jeunes gens précurseurs, surtout le jeune homme, du trouble qui va s'insinuer sans repos dans cette intimité familière que nous connaissons, vous et moi, que

nous croyons connaître, il faut bien. Inquiétante étrangeté, inquiétante familiarité, nous y sommes. Gilles Taurand fut clinicien, est-il indiqué au dos du volume, avec le sens du cas et l'ironie courtoise qui caractérisent vite ceux dont le diagnostic est l'art et l'arme. Gilles Taurand est scénariste, il invente des scénarios de films, avec moi par exemple ces temps-ci, et je sais d'avance en lisant son livre qu'il m'entraînera, par l'agencement des séquences successives, là où il veut jusqu'à sa dernière page, les yeux ouverts sur mes paupières closes, comme au cinéma. Et pourtant pas de scènes ou de dialogues, nul personnage à interpréter.

Gilles Taurand est écrivain, il tire d'une langue exacte les mots nécessaires pour que son livre touche au vrai, le vrai des livres qui attendent au tournant et attrapent une fois pour toutes. Les deux voix de cet homme et de cette femme, Hélène et Maou, si étrangères l'une à l'autre et si fortement liées dans cette étrangeté même, font entendre la voix unique et toujours déjà divisée, la vôtre, la mienne, celle de Gilles Taurand, celle qui dit l'amour et la solitude, l'angoisse et la beauté, et que la fin viendra, précédée d'un crépuscule qu'il faudra vivre et savoir vivre. Certains livres, comme d'un geste, alarment et secourent, effraient et apaisent. En voilà un.

# Une histoire d'amour et d'obsession

Tereska Torres raconte dans un livre étonnant la folie obsessionnelle de son deuxième mari, l'écrivain américain Meyer Levin

**LES MAISONS HANTÉES DE MEYER LEVIN** de Tereska Torrès. Phébus, « Le vif du sujet », 208 p., 16,50 €.

**FRANKIE & JOHNNIE** de Meyer Levin. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Muriel Goldrajch, Phébus, « Libretto », 192 p., 7,50 €.

C'est une folle histoire d'amour. Une histoire terrible et magnifique à la fois, qu'a couchée sur le papier, non sans mal mais avec quel talent, Tereska Torrès. Née à Paris dans un milieu d'artistes, la « petite oie blanche » qui s'en fut rejoindre à Londres le général de Gaulle a toujours écrit. Tenu son journal d'abord : besoin de fille unique de se confier, acte de mémoire aussi (voir *Française libre*, Phébus, 2000, « Le Monde des livres » du 28 juillet 2000). Et signé de nombreux romans – dont *Les Poupées de cendre* (Denoël, 2003), dans lequel elle donnait à entendre, de manière sensée et sensible, ce que l'on a coutume aujourd'hui d'appeler le conflit israélo-palestinien.

## ROMAN VRAI

Et puis il y a ce livre que les éditions Phébus rééditent aujourd'hui. Ce livre étonnant, ce roman vrai, celui de l'obsession de son deuxième mari, l'écrivain Meyer Levin. Ami de ses parents, d'une quinzaine d'années plus âgé qu'elle, Meyer Levin est le fils d'un modeste tailleur de Chicago. Un démarrage douloureux et difficile, qu'il racontera dans *Crime* (Phébus, « Libretto », 1999), l'un des best-sellers de l'année 1956, et dont Orson Welles tirera un film (*Compulsion*, 1959). Chicago est également le cadre de *Frankie & Johnnie*, l'un de ses premiers romans : une histoire simple, pure, celle de l'amour de deux adoles-



COLLECTION PARTICULIÈRE

cents. Une histoire d'amour « avec un grand A ».

Quand Meyer Levin fait sa demande en mariage à Tereska, il est déjà reconnu – Hemingway, qu'il a croisé en Espagne, l'admire. Tereska, elle, vient de perdre son mari à la guerre. Pour elle, Meyer est avant tout l'ami de ses parents, un correspondant de guerre qui lui paraît « très vieux puisqu'il avait trente-huit ans (...). Comment lui expliquer que c'était impossible. Les coups de foudre m'inquiètent (...).

D'ailleurs les hommes me font peur avec leur passion. Je ne suis pas prête. Je voudrais un amour léger. Me sentir libre, pas dévorée. » Mais Meyer s'obstine, et, en 1948, Tereska l'épouse : « Ils furent très heureux et eurent de nombreux enfants. C'est ainsi qu'aurait pu se terminer cette histoire. Peut-être. Si je n'étais pas entrée dans cette librairie à Antibes. »

Elle a du mal à la raconter cette histoire, la leur, celle de Meyer surtout. Nous sommes en 1951. Teres-

Tereska Torres et Meyer Levin

ka et Meyer sont mariés depuis trois ans. Ont deux enfants. Ils ont loué une villa à Antibes, pour l'été. Tout va bien. Et pourtant. Un jour, alors qu'ils font leur marché, Tereska entre dans une librairie et lui offre un livre. Ce livre, c'est le *Journal* d'Anne Frank, qui deviendra bientôt le pire cauchemar de Tereska : « Elle s'installera dans notre salon, dans notre vie, elle ne nous quittera plus. » Car Meyer lit et adore ce texte. Décide d'en faire une pièce de théâtre. Rencontre le père d'Anne Frank, Otto, qui lui donne carte blanche.

## UNE CAUSE ET UNE MISSION

Et puis le verdict tombe. La productrice trouve la pièce injouable. Meyer, alors, commence à perdre pied. Ne dort plus, écrit des lettres et profère des menaces, consulte mille et un avocats, tempête, va même jusqu'à supplier Ben Gourion et Golda Meir. Peu à peu, il s'enferme. Ne vit plus que pour ça, que pour elle, pour que sa pièce soit jouée – elle le sera d'ailleurs, un temps, en Israël. Il en fait une cause et une mission. Consacre même un livre d'indignation à l'affaire (*The Obsession*, 1973). Tereska le croit sauvé. Mais il replonge : « Cela ne finira donc jamais, jamais », écrit-elle, rongée par la culpabilité : « Je suis son âme sœur, mais aussi Eve qui lui a donné la pomme empoisonnée. » Elle essaie de le comprendre, rêve, parfois, de guérison, avant de se rendre compte que celle-ci précipiterait la chute de son mari puisqu'il devrait alors « se rendre compte qu'il a perdu trente années de sa vie à se battre contre des moulins ». Elle le préfère donc malade, follement obsédé, et c'est cette obsession et cet amour qu'elle raconte dans ce livre.

Emilie Grangeray

# Nouvelles d'oubliés

Deux recueils de Didier Daeninckx, écrivain des marges et des périphéries douloureuses

**MAIN COURANTE et AUTRES LIEUX** de Didier Daeninckx. Gallimard, « Folio » n° 4222, 320 p., 5,30 €.

Les terrains vagues aujourd'hui sont d'approximatifs quadrilatères dégaugés à coups de pelleuse entre deux immeubles. Des endroits oubliés juste un temps. Des buddleias, des valérianes mauves s'y grainent avec le vent en fausse paranthèse. Dans l'attente du béton. Ces lieux sont les accrocs d'un tissu fatigué qu'on rapièce de neuf au petit bonheur l'argent. Patchwork des banlieues. Pavillons et cités. Algéco, foyers d'hébergement et logements de transit. Le provisoire est si longtemps resté définitif. On veut faire place nette. C'est oublier les gens et leur passé fragile. « Le lino dans les chambres, le soleil au travers des volets, la buanderie pleine d'outils, les amoncellements de bois... Une baraque sans importance, rue du Globe, à Stains, que Ferdinand construisit de ses mains, au cœur d'un lotissement ouvrier, à la fin des années vingt. Je n'ai pas d'autre maison. »

## TÉMOIGNER DE L'OPPRESSION

Didier Daeninckx plante le décor sensible et peut se laisser aller à la noirceur. A la chronique d'événements meurtriers. Aux vengeances folles. Aux chausse-trapes du destin. Tout finit mal ou presque. Comment pourrait-il en être autrement ? Avec *Main courante* et *Autres lieux*, « Folio » continue l'édition en poche des textes de cet écrivain des périphéries douloureuses et des marges.

Et ces deux recueils de nouvelles, parus au milieu des années 1990 chez Verdier, sont au centre de son travail littéraire. De sa volonté d'inscrire le roman noir dans la réalité sociale et politique. De mettre de la pulpe vive dans le bourbier de l'exclusion. Une

contre-écriture militante, posée en parapet. Qui dénonce. Qui accuse. Qui met devant les faits. « Mai 1981. Marc entama une grève de la faim quand il fut clair qu'on ne voulait rien sauver de l'usine où il avait passé sa vie. Il s'enchaîna au pied de sa machine, trois semaines sans bouger, dans le bruit du travail qui l'isolait. Sa conscience solitaire s'est balancée bien des mois plus tard, au bout d'une corde. »

Avec Daeninckx, le fait divers touche à la grande Histoire, celle des peuples. Le tragique témoigne de l'oppression. Les entreprises sordides se mêlent d'abus de pouvoir, et les assassinats renvoient aux crimes d'Etat. L'étrangeté barbote dans le réel absolu. Celui des brèves des journaux populaires. Des flashes d'information. Une vingtaine de récits où le grotesque barbouille l'incontestable, le sérieux, l'avéré. Révérence à Poe. Mystère des bas-fonds. Simples rappels aussi. C'est l'affaire Isabelle Fisch, cette jeune fille de 19 ans dont le père, responsable CGT est le premier adjoint au maire de Staffelfelden, la seule municipalité communiste en Alsace. Elle disparaît le 19 novembre 1977. Son corps est retrouvé le 1<sup>er</sup> janvier 1978 en forêt de Reiningue. Elle a été violée et tuée. L'enquête vite bâclée, la suite des non-lieux laissent pour le moins perplexes... La frontière est ténue.

De texte en texte, Didier Daeninckx nous la fait franchir sans cesse. On est troublés. Dérangés. Révoltés. Des mots qui nous réveillent. « Ce que vous avez devant vous s'appelle une glace. Ceci est votre reflet... »

Xavier Houssin

★ Signalons le tout dernier recueil de nouvelles de Didier Daeninckx, *Cités perdues* (Verdier, 124 p., 12,50 €), ainsi que *La Route du Rom* (Gallimard, « Folio policier » n° 375, 208 p., 5,30 €).

# Chronique du petit peuple de Montparnasse

Le roman qui valut sa célébrité posthume à Charles-Louis Philippe

**BUBU DE MONTPARNASSE** de Charles-Louis Philippe. Grasset, « Les Cahiers rouges », 126 p., 7,10 €.

En 1903, le quotidien *Gil Blas* organisa une consultation d'écrivains pour savoir qui méritait le prix Goncourt : *Le Père Perdrix* de Charles-Louis Philippe obtint le plus grand nombre de suffrages, mais c'est *Force ennemie* de John-Antoine Nau qui fut couronné. L'année suivante, Charles-Louis Philippe (pour *Marie Donnadieu*) se fit encore coiffer sur le poteau (par Léon Frapié), et en 1906, *Dingley*, l'illustre écrivain de Jérôme et Jean Tharaud fut préféré à son *Croquis*. Le recalé publia alors un article démontrant que « la faveur et l'intrigue » n'étaient pas tout à fait étrangères à ces votes.

C'est pourtant à un autre roman qu'il doit sa célébrité posthume. Publié par *La Revue blanche* en 1901, *Bubu de Montparnasse* fut jugé sévèrement par Jules Renard : « Les misérables y raisonnent un peu trop. Ils se vantent. Tel marlou

théorise. Une fille qui fait le trottoir est une pauvre femme mais n'oublions pas que c'est aussi une grue. »

*Bubu de Montparnasse* est inspiré par un épisode malheureux de la vie de ce fils de sabotier monté à Paris, modeste employé municipal au visage barré d'une cicatrice à la suite d'une ostéite du maxillaire contractée durant son enfance. Charles-Louis Philippe avait commencé à publier à compte d'auteur avant de se rallier au groupe d'André Gide. Considéré comme le précurseur du mouvement populiste (cet anarcho-socialiste faisait entendre la voix du peuple, la souffrance des humbles), il devait mourir à 35 ans d'une méningite.

## SOCIÉTÉ GOUVERNÉE PAR L'ARGENT

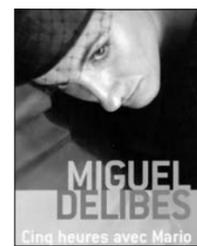
Corroborée par sa *Correspondance*, sa liaison avec une certaine Maria Texier, fille des rues, est donc à l'origine de ce texte qui décrit le « milieu », prostituées et souteneurs. Bubu est le nom de l'homme qui met Berthe sur le trottoir. Le romancier devait avouer qu'il en avait

fait le héros-titre parce qu'il était « actif et fort ». Berthe tombe amoureuse de Pierre, jeune provincial, puis l'accuse de lui avoir refilé la syphilis. Egalement contaminé, Pierre réussira à la retrouver, tentera de l'aider à gagner sa vie honnêtement, jusqu'au jour où Bubu, sorti de prison, vient récupérer la jeune fille chez lui. Lâchement, Pierre ne réagit pas. Il donne cent sous à Berthe pour la nuit passée, laisse partir cette « bête passive » au nom de la fatalité.

Très documenté (Charles-Louis Philippe avait étudié la syphilis, l'alcoolisme, la crapulerie, « phénomènes quotidiens de l'existence de plus de cinquante mille femmes de Paris »), le roman annonce la poésie des textes de Carco et Mac Orlan, se penche non sans ingénuité sur les victimes d'une société gouvernée par l'argent, et évite tous jugements de valeurs. Ni pathos ni compassion dans cette chronique à laquelle sa sobriété octroie une certaine modernité, et dont Léon Bloy salua le « génie dans l'expression ».

Jean-Luc Douin

## ZOOM



## ■ CINQ HEURES AVEC MARIO,

de Miguel Delibes

Carmen, une femme de la bourgeoisie provinciale dans l'Espagne des années 1960, veille le corps de son mari, professeur et journaliste, qui vient de mourir subitement, à 49 ans. En dehors du premier et du dernier, chaque chapitre commence par une citation de la Bible, soulignée par le mari, Mario, qui va entraîner sa veuve, Carmen, à donner cours à ce monologue intérieur, ou si l'on préfère ce soliloque, l'un des romans les plus connus, les plus analysés, les plus discutés, les plus adaptés aussi au cinéma et au théâtre de Miguel Delibes. Publié en 1966, ce texte reste d'une force et d'une modernité exemplaires. Carmen a enfin l'attention de Mario, tant pis s'il ne lui répond pas. Après plus de vingt ans de mariage, elle a beaucoup à dire à ce mari qui ne faisait pas attention à elle. Au fur et à mesure qu'elle ressasse ses griefs, elle se révèle, empiètrée dans une éducation sans joie, sans générosité, dont elle n'est jamais sortie. Et en contrepoint apparaît un homme, Mario, pris au piège de ce mariage, de cette société rigide et de ses idées. M. Si. Traduit de l'espagnol par Anne Robert-Monier, éd. La Découverte, 276 p., 13 €.

# Les Années folles de Maurice Sachs

**AU TEMPS DU BŒUF SUR LE TOIT,** de Maurice Sachs. Grasset, « Les Cahiers rouges », 260 p., 8,80 €.

Du traité de Versailles de 1919 au krach de Wall Street en 1929 fut le temps qu'on appela les Années folles. De tous les « fous » du monde des arts, des lettres, du théâtre, qui se retrouvaient au Bœuf sur le toit, un bar qui devait son nom à une farce signée Cocteau et Milhaud, Maurice Sachs est l'un des plus étonnants. Son journal, qu'il tient de façon sporadique, a pour limites ces deux dates, commencement et fin d'un temps qu'il définit comme étant une « époque molle et brillante faite d'embrouilles et de vulgarisations, où la quantité a remplacé pres-

que partout la qualité et dont la devise absurde est finalement ce mot célèbre après la guerre : C'EST MAL PARCE QUE C'EST BIEN, C'EST BIEN PARCE QUE C'EST MAL. »

Etrange personnage que Maurice Ettinghausen, qui renie un père inconnu et prend le nom de sa mère, qui le place dans un établissement religieux. A 16 ans, renvoyé pour homosexualité, il rencontre Cocteau, son idole, qui le convertit au catholicisme. Il entre au séminaire, en est chassé pour s'être exhibé avec un jeune Américain, est recueilli par Max Jacob. Devenu protestant, il épouse la fille d'un pasteur, l'abandonne en peu de temps, vit difficilement jusqu'à ce que Gide lui trouve un emploi à la NRF. Vient la guerre. En 1942, il est volontaire pour le travail en Allema-

gne. Pour échapper à ce qu'on lui propose, il se fait agent de la Gestapo où, assez vite, on doute de ses convictions. Incarcéré, les SS l'en sortirent en 1945 pour l'abattre. Il a 39 ans et une œuvre d'une douzaine de titres dont dix posthumes.

## LÉGER ET ÉPHÉMÈRE

La mollesse et la brillance des Années folles se retrouvent dans son journal avec tout ce que cela a de léger et d'éphémère, mais il est aussi un témoignage qui porte à la fois sur une époque et l'univers. Sachs parle de Sachs, mais aussi des modes – « La TSF : On porte les écouteurs sur la tête » ; « on ne voit plus que des autos (...) mais l'auto, hélas, succombe sous l'impôt » ; « le nom de Radiguet est devenu fétiche » – des nouveautés qui changent la vie

– « On va établir (c'est inouï !) une ligne de voyages réguliers par avions transaériens. »

D'une page à l'autre, c'est un autre Sachs que celui d'une facile légende que nous découvrons quand, relevant qu'aux Etats-Unis « on a vu, selon l'orientation des sujets de films, croître ou décroître la criminalité », il note, en 1928 : « On parle déjà de fabuleuses possibilités de télévision. » Qui plus est, il a le don de restituer en peu de mots un événement, une ambiance, de broser de savoureux portraits, Cocteau, Rubinstein, Chanel, Jouhandeau, Yvonne Printemps, Lifar, Satie, Picasso, Poulenc, Marie Laurencin, Tzara... et autres fous et folles des années que son talent a fixés en plaisant et précis observateur.

P.-R. L.

# Penseurs en Renaissance

Deux biographies intellectuelles, consacrées à Pic de la Mirandole et à Machiavel, évoquent l'effervescence des années 1500 en Italie

**PIC DE LA MIRANDOLE**  
Un itinéraire philosophique de Louis Valcke. Les Belles Lettres, « Le miroir des humanistes », 496 p., 30 €.

**DE L'IMAGINATION (De imagination)**  
De Jean-François Pic de la Mirandole. Edité et traduit du latin par Christophe Bouriau, préface de Pierre-François Moreau, éd. Comp'Act, 160 p., 19 €.

**MACHIABEL**  
De Marie Gaille-Nikodimov. Taillandier, 288 p., 23 €.

Ce pourrait être le commencement d'un conte de fées : le jeune prince était d'une beauté saisissante, il avait l'aisance déconcertante du génie et le sens de la provocation. Il bénéficiait en outre de l'influence politique et de la fortune de sa famille. Jean Pic de la Mirandole (1463-1494) a pourtant existé réellement. Son mythe autant que son histoire en ont fait l'une des figures marquantes de l'histoire de la pensée européenne.

A 16 ans, il converse déjà avec les meilleurs humanistes comme avec l'austère Savonarole, le moine qui voudra bientôt faire revenir Florence à la vertu. A 23, il rédige 900 conclusions ou thèses et convie à en débattre la terre entière ou peu s'en faut. Car l'ardent héros n'est pas agité uniquement par des aventures amoureuses et des rivalités d'aristocrate. Il est habité par une extraordinaire volonté d'ouvrir la

philosophie. Il apprend l'hébreu et l'araméen, fait traduire des textes de la Kabbale, s'intéresse à la Perse, à l'orphisme, aux pythagoriciens, et bien sûr au néoplatonisme.

Quand il meurt, à 31 ans, il laisse un chantier inabouti (son « grand dessein » était de réconcilier Platon et Aristote) et le souvenir éblouissant d'une intelligence fiévreuse et flamboyante. Car Jean Pic était demeuré fidèle à cette promesse formulée dans sa jeunesse par le *Discours de la dignité de l'homme* : « Je me suis donné pour méthode de ne jurer par personne, mais de fréquenter tous les maîtres de la philosophie, d'en scruter toutes les pages, de connaître toutes les familles. »

Le beau travail de Louis Valcke a le grand mérite de rendre Pic à son temps et à sa diversité complexe. Il expose avec érudition et clarté les composantes du paysage philosophique dans lequel Pic a grandi. On saisit mieux quel héritage il prolonge. On cède moins aisément au mythe du météore inventeur de toute la Renaissance, voire de la modernité dans son ensemble. Et l'on regrette que Jean-François, le neveu, ait sans doute laissé – ou fait ? – disparaître, après la mort de Jean, son œuvre principale.

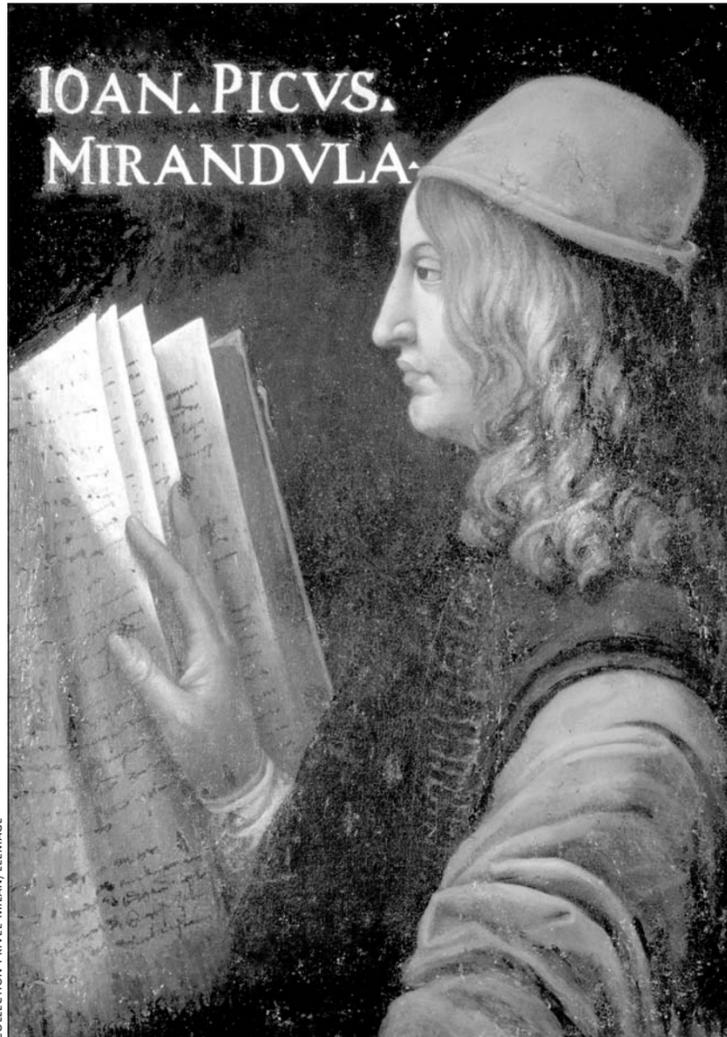
Ce neveu est une figure à découvrir. Il a édité les papiers de son oncle et en a publié la première biographie, que Thomas More traduit en anglais. Jean-François Pic de la Mirandole a également rédigé une vie de Savonarole, homme qui exerça sur lui une forte influence. Ce grand seigneur a mené bon nombre d'intrigues politiques, avant

d'être assassiné en 1533 sur ordre de son neveu Galeotto. On peut découvrir sa pensée en lisant la première traduction française de son traité *De l'imagination*, dont la principale originalité est de proposer de combattre les méfaits de nos fantasmes par la puissance même de l'imaginaire.

## PÉNINSULE ÉMIETTÉE

C'est dans cette Italie émiettée, traversée de conflits aigus et de guerres, qu'a grandi Machiavel, (1469-1527). L'étude que lui consacre Marie Gaille-Nikodimov éclaire de manière convaincante le lien entre ses expériences historiques et la formation de sa pensée. Parmi les événements qui le marquent, l'entrée des troupes de Charles VIII à Florence, en 1494. Le jeune homme voit son pays affaibli, l'expédition française bien préparée, les mercenaires peu fiables. Le succès des prédictions de Savonarole, voulant faire de Florence une « nouvelle Jérusalem », le frappe et l'inquiète. Sur fond de guerres et de prêches, Machiavel forge sa pensée en conduisant des missions diplomatiques. Les premiers textes que nous avons de lui sont des rapports.

La fine investigation conduite par Marie Gaille-Nikodimov fait comprendre comment les principaux piliers de la pensée de Machiavel sont issus des méandres de la réalité. Quand le penseur privilégie les effets d'un acte et choisit de négliger les intentions, quand il insiste sur la saisie de l'occasion, sur le moment propice, quand il explique comment la nature d'une époque



Portrait de Jean Pic de la Mirandole (1463-1494)

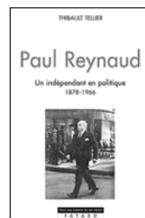
favorise telle action et non telle autre, cela provient de ce qu'il a su observer. Qu'un prince doive « apprendre à pouvoir n'être pas bon », la fréquentation de César

Borgia le lui a montré. On n'en conclura pas que cette œuvre ondoyante et diverse se borne à décalquer l'actualité de son temps. Mais on prend mesure de tout ce

qu'elle doit au contexte concret de la Florence des années 1500 – rude, colorée, savante, déchirée, retorse... irrésistiblement plaisante.

Roger-Pol Droit

## ZOOM



### ■ PAUL REYNAUD. Un indépendant en politique

1878-1966, de Thibault Tellier

De Paul Reynaud reste l'image peu glorieuse d'un président du Conseil emporté dans le flot de l'exode de juin 1940 et appelant, dans un gouvernement qu'il ne contrôle bientôt plus, un Philippe Pétain désormais aux portes du pouvoir. Rien, pourtant, ne prédisposait celui qui rêvait de devenir un nouveau Clemenceau à être l'homme de la débâcle. Partisan précoce de la fermeté face à Hitler et Mussolini, c'est lui qui, en 1935, avait vanté à la Chambre le projet d'une armée de métier que lui avait soufflée un certain Charles de Gaulle. Bien qu'ayant nommé celui-ci sous-secrétaire d'Etat à la défense nationale et à la guerre le 5 juin 1940, Reynaud refusa de le suivre après l'appel du 18 juin. « Là où il eût fallu un homme de rupture, il ne sut être en réalité qu'un homme de compromis comme la III<sup>e</sup> République en avait déjà tant produits », observe Tellier dans cette biographie issue de sa thèse de doctorat. Un portrait nuancé de celui dont Emmanuel Berl disait que « la pensée [avait] été beaucoup plus ferme que [la] conduite, parce que son tempérament s'accordait mal à sa doctrine ».

Th. W. Fayard, « Pour une histoire du XX<sup>e</sup> siècle », 888 p., 30 €.

### ■ CLEMENCEAU. Portrait d'un homme libre, de Jean-Noël Jeanneney

Autant que de l'animal politique, c'est d'un Clemenceau intime qu'il est ici question. Sans prétendre remplacer la biographie de référence de Jean-Baptiste Duroselle, Jean-Noël Jeanneney nous invite à redécouvrir, derrière le bretteur redouté, un individu sensible aux souffrances des humbles, un amoureux des arts fasciné par la Grèce antique. « Contre l'abdication devant les passions populaires, les obscurantismes religieux, les capacités de destruction de masse, l'usage abêtissant des médias, il nous propose une leçon de civisme faite pour nous inspirer. » Petit-fils d'un collaborateur du Tigre, lui-même élevé dans le culte du grand homme, l'historien en brosse ici un portrait vivant et empathique.

Th. W. Ed. Mengès, « Destins », 192 p., 25 €.

### ■ MORNAY. Le Vice-Empereur, de Michel Carmona

Rien de moins banal que la vie d'Auguste de Morny (1811-1865). Petit-fils de Talleyrand et demi-frère de Louis-Napoléon qu'on fera Napoléon III, il écrivit des livrets pour Offenbach, imagina un « nouvel ordre européen », mena des politiques de « conservateur réformiste » en légalisant les syndicats, épousa à Moscou Sophie Troubetzkoï, peut-être fille du tsar, et fut à la fois « bourreau de travail et de plaisirs ». Pas banal encore de dominer les complexités d'une vie placée sous le signe de trois amours : femmes, argent, pouvoir. Pour découvrir cette vie des plus romanesques, le récit de Michel Carmona sait mettre dans l'érudition ce qu'il faut d'humour. Avec, en prime, des images de ces années du Second Empire qui ont un goût d'actualité.

P.-R. L. Fayard, 544 p., 25 €.

### ■ PORTRAITS ET RENCONTRES, de Michel Contat

Sartrien émérite et fidèle, spécialiste de la genèse des textes littéraires, Michel Contat développe également une intense activité journalistique, notamment au « Monde des livres ». Il a rassemblé dans ce volume une trentaine de portraits ou entretiens publiés de 1967 à nos jours. Dans cette société d'hommes (où une seule femme, Carla Bley, a été admise) on retrouve des jazzmen et des écrivains. Du beau linge : Thelonious Monk, Dizzy Gillespie et Miles Davis d'un côté ; Dürrenmatt, Robbe-Grillet, Kundera ou Barthes de l'autre. Il y a aussi Rimbaud et Wilde, que Contat n'a rencontrés qu'en rêve. Dans un court avant-propos, l'auteur soutient l'idée selon laquelle, mis ensemble, ces textes constituent « une sorte d'autobiographie par les autres » et que « la vie vécue et la vie lue » sont « les deux faces d'une même réalité ». Dans les deux, l'amour et l'admiration demeurent le moteur essentiel. En y ajoutant l'amitié et une certaine forme de détachement attentif, on obtient ce livre hautement recommandable.

P. K. Ed. Zoé, 286 p., 19 €.

# Les tribulations d'un éphémère roi de Corse

Portrait d'une figure haute en couleur du XVIII<sup>e</sup> siècle : Théodore de Neuhoff

**LE ROI THÉODORE**  
d'Antoine-Marie Graziani. Tallandier, 372 p., 23 €.

À Londres, où les souvenirs napoléoniens martèlent les défaites infligées par Albion au général corse devenu empereur des Français, il est des plaques commémoratives plus discrètes qui racontent d'autres liens, moins attendus, avec l'histoire insulaire. Une plaque de marbre, dans l'abbaye de Westminster, à la mémoire de « Pascal Paoli, un des plus éminents et plus illustres hommes de son temps », dont le corps, inhumé là en février 1807, a depuis regagné la maison natale de Morosaglia, l'année du centenaire de la Révolution française, et une autre, moins prestigieuse, sur un mur de l'église Sainte-Anne, près de Soho Square, dont la leçon est plus cruelle, puisqu'elle rappelle que l'éphémère roi de Corse, l'aventurier Théodore de Neuhoff (c. 1694-1756), connut la prison et la misère en fait de postérité : « Le tombeau, ce grand maître, met au même niveau/ héros et mendiants, galériens et rois/ mais Théodore apprit sa moralité avant que d'être

mort/ le destin répandit ses leçons sur sa tête vivante, il lui accorda un royaume et lui refusa du pain. »

Théodore et Paoli : deux personnages longtemps occultés dans l'histoire nationale – ce qui libérait le champ au légendaire – et dont l'historiographie, largement fantasmatique, a brouillé l'image. Ce qui explique que les chercheurs peinent aujourd'hui encore à imposer une vision moins déformée par des décennies de caricatures.

## CHAMPION DES LIBERTÉS

Depuis la magistrale biographie d'Antoine-Marie Graziani (*Pascal Paoli, père de la patrie corse*, Tallandier, 2002), bien des fables sont dissipées sur celui qui fut un champion des libertés modernes avant même d'être une figure insulaire. Et l'état 2005 confirme le sérieux des recherches en cours. On pourra mentionner l'étonnant *Paoli, un Corse des Lumières*, de Michel Vergé-Franceschi (Fayard, 648 p., 27 €), dont la lente mise en perspective, marquée par l'obsession du complot, et le surprenant usage des travaux antérieurs, mis sur un même plan malgré la différence sensible de leur

rigueur, nuisent à la leçon générale, au point de manquer cette « exhaustivité » vantée par l'éditeur (celui-ci pourrait au reste prêter plus d'attention à l'établissement de son index, ainsi Neuhoff, largement présent dans le corps du livre, n'apparaîtrait-il qu'à la page 432 !); mais on s'attachera surtout à saluer la poursuite de la formidable entreprise éditoriale d'Alain Piazzola et de l'Istituto storico italiano per l'Età moderna, proposant l'édition bilingue de la *Correspondance* générale de Paoli. Deux ans après le premier volume, *La Prise du pouvoir 1749-1756*, voici le temps de *La Construction de l'Etat 1756-1758* (328 p., 23 €), avec ses pistes capitales sur le laboratoire politique du nouveau « général de la nation corse ». Avec son compère Carlo Bitossi, coresponsable de l'édition critique, Antoine-Marie Graziani est encore aux avant-postes.

C'est encore lui qui remet les pendules à l'heure avec la belle biographie du roi Théodore qu'il signe parallèlement. Infatigable défricheur d'archives, il livre le fruit d'un travail de bénédictin mené avec la fièvre d'un émule de Sherlock Holmes. Passant au crible le plus serré

toutes les « informations » reprises par ses devanciers, malheureusement moins scrupuleux, Graziani parvient à camper la figure haute en couleur d'un personnage reconnu par tous comme « scandaleux mais intelligent », qui fut page de la Palatine – elle le tint cependant dans ses lettres pour un « escrocq » –, connu Law et Alberoni, intrigua pour le compte d'un ministre du Suédois Charles XII, avant qu'il ne découvre l'opportunité des « révolutions de Corse ». Les tribulations du personnage, débarqué en mars 1736, sacré un mois plus tard au couvent d'Alesani et reparti de Solenzara en novembre, les intrigues, fuites et autres déconvenues du roi d'un été alimentent cette biographie enlevée qui est surtout l'occasion de comprendre les tenants d'une effervescence insulaire moins classique qu'on ne l'a dit et qui préfigure à plus d'un titre celle des colonies anglaises d'outre-Atlantique quelques décennies plus tard. Lever de rideau donc sur un « roi de théâtre » dont l'aventure picaresque frappe à sa façon les trois coups d'un monde en révolution.

Ph.-J. C.

# Prendre la rumeur au sérieux

**SOCIOLOGIE POLITIQUE DES RUMEURS**  
de Philippe Aldrin. PUF, « Sociologie d'aujourd'hui », 290 p., 24 €.

Loin de la simple expression d'un « irrationnel collectif », les rumeurs sont bel et bien un objet d'étude pour la science politique. Philippe Aldrin, maître de conférences à l'université Robert-Schuman de Strasbourg, entend les « prendre au sérieux ». Il a étudié, écouté – dans les transports en commun par exemple – et observé la diffusion de rumeurs d'une grande variété, celles qui ont entouré la mort de Gaston Defferre, de Lady Di, ou fait suite à la profanation du cimetière juif de Carpentras. Dans un ouvrage ambitieux tiré de son doctorat, le politiste défend une approche « tran-

sactionnelle » du sujet. Contre les visions trop globalisantes, et en se démarquant des approches qui assimilent les rumeurs à une pathologie du corps social, il propose de les analyser comme un mécanisme d'échange et de communication propre à chacun des groupes et des individus qui les colportent. Le genre imaginaire que constituent ces nouvelles non vérifiées emprunte souvent à des schémas mythiques, pleins de complots et de secrets, rencontrant parfois les vieux récits antimacaroniques ou antisémites.

## ARME POLITIQUE

« Les rumeurs sont ce que les acteurs sociaux en font », souligne Aldrin, et leurs usages varient selon les espaces sociaux et les contextes. Dans le monde politique en particulier, elles permettent

le « contournement » des « bonnes mœurs » et des contraintes qui pèsent sur la parole publique. Par la rumeur, arme qu'il convient de savoir manier lorsque l'on fait de la politique, on peut évoquer ce qui ne peut se dire ouvertement dans le milieu, dénoncer ainsi la présence des femmes à des postes d'importance. Pour les citoyens ordinaires, la diffusion des rumeurs apparaît comme un moyen d'émettre un jugement sur la politique sans trop s'impliquer, une manière d'approivoiser un monde jugé lointain ou supérieur.

Lorsque l'information vient à manquer ou qu'une situation semble incertaine, les rumeurs se développent et pallient alors l'insuffisance de nouvelles ou l'absence de vérités d'évidence. Aldrin rappelle les bruits d'invasion soviétique après la victoire de la gauche en

1981, et, dans l'affaire de Carpentras, « la rumeur va vite jouer comme un registre alternatif de la vérité que la justice tarde à livrer ».

L'auteur dégage ainsi un modèle d'ensemble pour étudier et comprendre les rumeurs, qui servira à mieux cerner les rapports entre pouvoir et informations dans le monde contemporain et même à interroger la circulation des rumeurs dans les sociétés plus anciennes. La perspective choisie, qui prête attention aux commérages et aux moments anodins d'échange de nouvelles, permet encore une stimulante réflexion sur le lien social. Comme le dit Aldrin en conclusion, la rumeur participe de tous ces procédés qui aident à échapper aux contraintes de la vie sociale : « le mensonge, la fraude ou l'ironie ».

Nicolas Offenstadt

UN LIVRE, UN FILM Chaque semaine, « Le Monde des livres » raconte l'histoire d'un ouvrage porté à l'écran

## « LE GUÉPARD »

# Le prince romancier et le comte cinéaste

Claudia Cardinale, Burt Lancaster, Alain Delon... Qu'on ouvre les pages de l'unique roman de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, et les images de Visconti reviennent, se superposent aux mots. Et pourtant, si le film paraît très fidèle au texte, il l'est plus par l'esprit que par la lettre

Le prince Salina, c'était lui. Lui, le romancier : Giuseppe Tomasi, duc de Palma, prince de Lampedusa, aristocrate sicilien élevé sous les ors du palais familial, avec un léopard pour blason et les dieux de l'Olympe sur les fresques du plafond (« Jupiter fulgurant, Mars sourcilieux, Vénus langoureuse »). Mais aussi lui, le cinéaste : le comte Luchino Visconti di Modrone, héritier d'une famille de haute noblesse, qui tint longtemps la seigneurie de Milan, avec la guivre pour emblème. En 1958, *Le Guépard*, fresque historique où revit la Sicile du Risorgimento, paraît chez l'éditeur Feltrinelli. Le manuscrit a auparavant été refusé par deux grandes maisons – Einaudi et Mondadori. Eploré, son auteur est mort en 1957, à l'âge de 61 ans, ignorant tout de la gloire à venir.

Son unique roman, fruit des réflexions de toute une vie, est un best-seller immédiat. La phrase-clé du livre – « Si nous voulons que rien ne change, il faut d'abord que tout change » – propose une lecture amère de l'élan garibaldien, de cette « révolution manquée ». Elle entre aussi en résonance avec l'immobilisme politique qui paralyse l'Italie, à l'orée des années 1960. Lorsque le film sort, en 1963, il ne fait aucun



Giuseppe Tomasi di Lampedusa



Luchino Visconti

### EXTRAIT

« Il chercha un endroit où s'asseoir tranquillement, loin des hommes, ses frères tant aimés, c'est entendu, mais toujours aussi ennuyeux. Il trouva rapidement ce qu'il lui fallait : la bibliothèque. (...) Don Fabrice se mit à contempler un tableau accroché en face de lui. C'était une bonne copie de *La Mort du juste* de Greuze. Le vieillard était en train d'expirer dans son lit, parmi les bouillonnements d'un linge immaculé, entouré de petits-fils affligés et de petites-filles qui levaient les bras au ciel. Elles étaient gracieuses, lascives, le désordre de leurs vêtements suggérait le libertinage plus que la douleur ; on comprenait tout de suite qu'elles étaient le véritable sujet du tableau. Don Fabrice fut d'abord surpris que Diego aimât avoir sous les yeux cette scène mélancolique ;

leur abondance dans le film. Visconti est habité par une passion politique qui anime toute son œuvre, et *Le Guépard* en particulier. Dès les premières pages du roman, le narrateur signale au contraire la passivité du prince, qui contemple « la ruine de sa race et de son patrimoine sans faire preuve de la moindre activité ». Visconti repousse du reste la confusion trop commode entre le héros de Lampedusa et lui : « Je ne suis ni sicilien ni prince. Je ne pleure pas sur un monde passé qui s'écroule. Je voudrais que le monde se transforme plus vite. » Le film est né d'une commande. Goffredo Lombardo, président de Titanus Films, avait d'abord confié l'adaptation du roman à un talentueux homme de théâtre, Ettore Giannini. « Il avait fait une adaptation libre, une sorte de fantaisie sicilienne, raconte dans ses Mémoires Suso Cecchi d'Amico, la scénariste de Visconti, alors que Lombardo voulait un film qui respectât le livre. (...) Giannini se retira alors, et le film fut proposé à Visconti, qui l'accepta. » Ainsi Visconti se retrouve à la tête de ce projet farouche et s'attelle à l'adaptation avec sa complice habituelle, et les scénaristes de *Rocco et ses frères* (1960).

Si le film paraît d'une incroyable fidélité au livre, c'est par l'esprit

leur abondance dans le film. Visconti est habité par une passion politique qui anime toute son œuvre, et *Le Guépard* en particulier. Dès les premières pages du roman, le narrateur signale au contraire la passivité du prince, qui contemple « la ruine de sa race et de son patrimoine sans faire preuve de la moindre activité ». Visconti repousse du reste la confusion trop commode entre le héros de Lampedusa et lui : « Je ne suis ni sicilien ni prince. Je ne pleure pas sur un monde passé qui s'écroule. Je voudrais que le monde se transforme plus vite. » Le film est né d'une commande. Goffredo Lombardo, président de Titanus Films, avait d'abord confié l'adaptation du roman à un talentueux homme de théâtre, Ettore Giannini. « Il avait fait une adaptation libre, une sorte de fantaisie sicilienne, raconte dans ses Mémoires Suso Cecchi d'Amico, la scénariste de Visconti, alors que Lombardo voulait un film qui respectât le livre. (...) Giannini se retira alors, et le film fut proposé à Visconti, qui l'accepta. » Ainsi Visconti se retrouve à la tête de ce projet farouche et s'attelle à l'adaptation avec sa complice habituelle, et les scénaristes de *Rocco et ses frères* (1960).

Si le film paraît d'une incroyable fidélité au livre, c'est par l'esprit

leur abondance dans le film. Visconti est habité par une passion politique qui anime toute son œuvre, et *Le Guépard* en particulier. Dès les premières pages du roman, le narrateur signale au contraire la passivité du prince, qui contemple « la ruine de sa race et de son patrimoine sans faire preuve de la moindre activité ». Visconti repousse du reste la confusion trop commode entre le héros de Lampedusa et lui : « Je ne suis ni sicilien ni prince. Je ne pleure pas sur un monde passé qui s'écroule. Je voudrais que le monde se transforme plus vite. » Le film est né d'une commande. Goffredo Lombardo, président de Titanus Films, avait d'abord confié l'adaptation du roman à un talentueux homme de théâtre, Ettore Giannini. « Il avait fait une adaptation libre, une sorte de fantaisie sicilienne, raconte dans ses Mémoires Suso Cecchi d'Amico, la scénariste de Visconti, alors que Lombardo voulait un film qui respectât le livre. (...) Giannini se retira alors, et le film fut proposé à Visconti, qui l'accepta. » Ainsi Visconti se retrouve à la tête de ce projet farouche et s'attelle à l'adaptation avec sa complice habituelle, et les scénaristes de *Rocco et ses frères* (1960).



Trois scènes du film avec Claudia Cardinale, Paolo Stoppa, Alain Delon et Burt Lancaster



PHOTOS COLL. CAHIERS DU CINÉMA

doute, pour la critique comme pour le public, que la fusion entre Visconti et Lampedusa est totale.

Qu'on ouvre le livre, et les images du film jaillissent, se superposent aux mots imprimés sur la page, – de la prière inaugurale au « grand deuil de l'été sicilien », en passant par le bal au palais Ponteleone, qui couronne un contrat de mariage, plus qu'une romance : « La beauté d'Angelica jetée en pâture à la voracité de Tancredi », dit Visconti. Dominant tout cela, il y a un personnage inoubliable, « immense et vigoureux », « le teint rose et le poil couleur de miel » : le prince Salina, alias Burt Lancaster. Et puis Alain Delon, qui, comme le Tancredi du roman, marche « comme un chat », ou encore Claudia Cardinale, prêtant à Angelica son « calme invincible de (...) femme sûre de sa beauté ». Alors oui, ce sont sans doute les affinités électives du prince romancier et du comte cinéaste qui expliquent la réussite éblouissante du film. Les images sont d'une beauté voluptueuse, baignées de ce soleil qui est, selon Lampedusa, « l'authentique souverain de la Sicile », « fort comme un narcotique ». *Le Guépard* fait aussi le portrait magistral du Prince, un personnage inspiré par l'arrière-grand-père astronome de l'auteur, qui est, avant tout, un autoportrait.

Le faste véritablement princier que déploie Visconti pour réaliser le

film n'est pas pour rien dans la tentation courante de le confondre avec le héros du *Guépard*. Le cinéaste n'envisage même pas une vulgaire reconstitution à Cinecittà : il veut le cœur battant de la Sicile, ou rien. Gioacchino Tomasi, fils adoptif de Lampedusa, conseiller technique sur le tournage, commente ainsi les extravagances de Visconti : « Ce n'était pas par caprice qu'il voulait de la vraie nourriture, ou de vraies fleurs, ou de vrais meubles d'époque... C'était avec l'idée que, si un environnement est le produit des hommes qui l'habitent, seule la reconstitution méticuleuse de cet environnement peut nous ramener ces hommes tels qu'ils étaient » (cité dans *Burt Lancaster*, de Kate Buford, Knopf, 2000). Le tournage débute en mars 1962 et dure sept mois. Les chemises de la Légion italienne de Garibaldi doivent être d'un rouge un peu fané : elles sont trempées dans du thé, séchées au soleil, et enterrées avant d'être portées. Un maître d'armes apprend aux figurants les techniques militaires de l'époque ; des maîtres de danse enseignent la valse, la mazurka et le galop pour la scène du bal.

Ah, la scène du bal... Une légende à elle seule, racontée minutieusement par Laurence Schifano dans sa belle biographie de Visconti (*Les Feux de la passion*, Perrin, 1987). Des quintaux de fleurs fraîches arrivent tous les deux jours de San Remo. Sur les lustres, il y a de véritables chandelles, fabriquées avec une cire spéciale pour résister à la lumière des projecteurs. Tout cela dure plus de quarante chaudes

puis il se rassura en pensant que son ami ne devait guère entrer dans cette pièce plus de deux fois par an. Il se demanda ensuite si sa propre mort ressemblerait à celle-là. Oui, probablement, mais le linge ne serait pas impeccable (il savait bien, lui, que les draps des agonisants sont toujours sales : la bave, les déjections, les taches de potion...). Il fallait aussi espérer que Concetta, Caroline et les autres seraient plus décentement vêtues. Mais dans l'ensemble, ce serait le même tableau. »

**Le Guépard**, traduit de l'italien par Fanette Pézard, Seuil, « Points », n°604

nuits palermitaines, dans le splendide palais Gangi. Les invités du bal sont joués par de véritables nobles siciliens qui « tombent comme des mouches ». Claudia Cardinale tente avec peine de respirer dans son corset d'époque. Impitoyable avec Lancaster – il aurait voulu Marlon Brando ou Laurence Olivier –, Visconti dresse le « cow-boy » au raffinement. « J'avais la chance d'avoir un corps obéissant, dira la star, acrobate dans sa jeunesse, je lui disais : marche comme un prince, et il marchait comme un prince. » Après une mémorable dispute sur le plateau,

les deux hommes se lient d'amitié. L'acteur s'inspire ouvertement de son metteur en scène pour interpréter le Prince.

Pourtant, il y a loin d'un Sicilien à un Milanais, d'un contemplatif comme Lampedusa ou son héros, à l'hyperactif Visconti. La sœur du cinéaste, Uberta, le décrit en boulimique de travail, fumant 80 cigarettes par jour : « Et si, par malheur, il lui arrivait d'avoir mal à la gorge, il avalait une bouteille entière de sirop. Il n'était pas l'homme des demi-mesures. » Converti au socialisme par Jean Renoir sur le tournage d'*Une*

plus que par la lettre. Certes, le moindre détail a son origine sur le papier, même cette fanfare qui joue, pour l'arrivée du prince à Donnafugata, des extraits de *La Traviata*. Clin d'œil du cinéaste à sa mise en scène la plus célèbre de la Scala, avec Maria Callas dans le rôle-titre ? Point du tout, Visconti respecte simplement une indication du romancier. Mais, alors que le roman couvre la période 1860-1910, le film s'arrête en 1862. « Pour être fidèles au roman, nous coupâmes toute la fin », résume Cecchi d'Amico. A chaque fois que Visconti se détache du roman, c'est pour dilater ce qui est contenu dans l'écriture. Il y a cet instant où Angelica, dont l'apparition a fait l'effet,

A chaque fois que Visconti se détache du roman, c'est pour dilater ce qui est contenu dans l'écriture

dans la maison Salina, d'un coup de tonnerre, s'esclaffe à un sous-entendu graveleux de Tancredi. « Son rire monta d'un ton et se fit strident », écrit seulement Lampedusa. Dans le film, cela donne une longue minute où le rire rauque de la jeune femme fige toute la tablée. Plus frappante encore, l'absence de scènes de bataille dans le roman, et

tes, le « Bal de têtes ». Le Narrateur y a la révélation de sa vocation artistique dans la bibliothèque, là même où le prince Salina comprend que sa mort est proche.

A lire ces lignes de Proust, sur M<sup>e</sup> de Saint-Loup, on songe à l'image inoubliable de la radieuse Angelica, « pleine encore d'espérances, riante, formée des années mêmes que j'avais perdues, elle ressemblait à ma jeunesse ». « C'est mon vœu le plus cher que Tancredi et Angelica au bal Ponteleone rappellent au spectateur Odette et Swann », confiait volontiers le cinéaste. La jalousie sourde de Tancredi, lorsque sa fiancée invite son bel oncle à danser, évoque en effet celle qui ronge Swann. Quant à la robe blanche de la jeune femme, elle ressemble à certaine toilette d'Odette, « un de ces longs tuyautages de mousseline de soie, qui ne semblent qu'une jonchée de pétales roses ou blancs » et suggèrent « l'incarnat de [la] nudité ». Visconti – c'est là sans doute la plus grande, et la plus belle de ses audaces – a emmené Lampedusa du côté de Marcel Proust, et donné à son *Guépard* une exquise saveur Guermantes.

Florence Colombani

★ **Le Guépard**, de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, traduit de l'italien par Fanette Pézard, Seuil, 1959. **Le Guépard**, de Luchino Visconti, 1963, DVD Pathé.

**LA SEMAINE PROCHAINE**  
Eyes Wide Shut, de Stanley Kubrick, d'après Arthur Schnitzler.

**SOUVENIR** Chaque semaine, un écrivain revient sur un événement ou un phénomène historique qui l'a marqué.

Premier récit : Marie Desplechin et la chute de Phnom Penh, le 17 avril 1975

# « Quand j'avais l'âge d'être garde rouge »



Il y avait toutes ces fois où ça n'avait pas marché. D'abord, Kennedy était mort. J'avais pourtant fait requête, et à qui de droit, pour qu'on lui sauve la mise. A l'annonce des coups de feu (sur RTL), j'avais filé de la maison, je m'étais précipitée à l'église, et agenouillée dans la fraîcheur, j'avais intercédé. Comme l'avait remarqué ma mère, ahurie par tant de ferveur, « c'est très gentil ». C'était très gentil, et ça ne servait à rien. Je n'avais pas l'oreille de Dieu, et l'Amérique, c'est loin. Quelques années plus tard, il s'est avéré que je n'avais pas non plus l'oreille des dirigeants fascistes. Dans une indifférence absolue à mes protestations, les bourreaux du général Franco garrottaient Puig Antich. Ce n'était pas faute d'avoir peint des affiches à longueur de journée, ni de les avoir collées sur les portes des salles de classe, au lycée. Rien n'y avait fait. Puig était mort, atrocement mort, et tout ce que j'avais gagné là-dedans, c'était de faire pleurer ma copine Laurence Lefèvre qui aimait les Beatles et se moquait bien de la politique. « *Il ont tué Puig* », elle essayait ses larmes de droite devant la porte du lycée. A force, elle s'était attachée. Elle n'était pas la seule. Il fallut des jours aux agents de service pour décoller la Perfax qui s'était incrustée dans les rainures du bois. Mon implication dans les affaires de ce monde, commencée de longue date et jamais découragée, n'aboutissait à rien de bon, elle n'aboutissait à rien. Jusqu'au 17 avril 1975.

Le 17 avril 1975, j'ai très exactement 16 ans, 3 mois et 10 jours et je fais partie des Heureux du monde. J'habite l'Europe du plan Marshall, je suis née dans une famille petite-bourgeoise, j'appartiens à la première génération – aussi loin que remonte la mémoire familiale, et

même avant – à n'avoir connu ni la guerre ni la faim. Les « trente glorieuses » viennent de prendre fin, mais nous n'en sommes pas encore avertis. Mon père n'a encore jamais connu le chômage, les parents forment encore des projets pour leurs enfants. Je suis une adolescente enthousiaste et presque grasse. Mes résultats scolaires sont encourageants, mais j'aurais du mal à situer avec précision le Cambodge sur une carte. Nous n'avons jamais étudié le Sud-Est asiatique en géographie. Et je ne parle pas de l'Histoire. Nous

## MARIE DESPLECHIN

Née en 1959, Marie Desplechin est révélée en 1995 par un recueil de nouvelles, *Trop sensibles* (éd. de L'Olivier). En 1998, chez le même éditeur, paraît son premier roman, *Sans moi*. La même année, elle obtient le prix Tam-Tam pour *Verte* (L'Ecole des loisirs), un de ses nombreux romans pour enfants. Dernier ouvrage paru : *La Vie sauve*, écrit avec Lydie Violet (Le Seuil, 130 p., 12 €).

étudions l'Histoire de France exclusivement, l'Histoire de France en France, et si la décolonisation vient de faire son entrée dans les manuels, c'est avec une immense discrétion, et pas avant la terminale. Je suis ignare. Mais ce que je sais me suffit : les Américains couvrent le Vietnam de napalm et d'agent orange. Les Américains sont de beaux salauds, à la différence des Russes et des Chinois qui sont des peuples rêveurs et justes, dirigés par des héros, avec fermeté mais avec clairvoyance. Je crois, moi, que le

monde sera juste un jour, et que nous y serons tous heureux. Quand je pense à tout ce bonheur et à toute cette justice à venir, je me sens l'âme pleine d'allégresse. Je suis gorgée de calcium, d'hormones et d'endorphines. Et je fais confiance aux camarades internationalistes pour que nous accomplissions ensemble le destin sublime de l'humanité.

Le 17 avril 1975, les Khmers rouges entrent dans Phnom Penh. Les Khmers rouges sont des camarades comme nous les aimons, des amis du peuple chinois, des victimes de l'impérialisme. Et puis, ce sont des cousins, ils ont fait leurs études à Paris. En 1959, Khieu Samphan y a présenté sa thèse sur l'agriculture. Qui refuserait son crédit fraternel à un universitaire français ? Les Khmers rouges entrent dans Phnom Penh, les Américains en sortent, et c'est comme une prière exaucée. Enfin. L'intérêt militant que j'ai pour le monde n'est pas trahi. Il arrive que le monde y réponde.

Le 17 avril, avec quelques amis du comité d'action lycéen, nous nous armons courageusement de peinture et nous nous attaquons aux portes des salles de classe. Tout au long des couloirs, nous barbouillons des slogans qui disent assez notre soutien à la révolution khmère. Nous sommes pleins d'audace, nous risquons gros. Un avertissement. Un blâme. Un conseil de discipline peut-être. Je n'ai gardé aucun souvenir des slogans. J'espère qu'ils n'étaient pas : « *Qui proteste est un ennemi, qui s'oppose est un cadavre* », « *Notre cœur ne nourrit ni sentiments ni esprit de tolérance* », « *L'Angkar voit tout, l'Angkar a les yeux de l'ananas* »... Je l'espère sans trop y croire, je me souviens trop bien de l'excitation que suscitaient ces petites phrases effroyables. Nous étions comme des animaux grisés. Nous qui vivions comme des castors, nous en appelions à la fureur et au sang répandu, comme des hyènes, com-



Un soldat de l'armée des Khmers rouges brandit une arme dans les rues de Phnom Penh

me des requins, comme des varans. Nous qui dormions chaque soir dans nos lits, nous rêvions douillettement de Robespierre, parce qu'il était inflexible.

Nous achevons donc notre œuvre internationaliste sur les portes du lycée aux heures où l'Angkar rassemble les habitants de Phnom Penh en longues colonnes qu'elle chasse vers les campagnes. Khieu Samphan n'a pas étudié en vain l'agriculture à Paris : revenus à la terre, les citadins feront pousser l'homme nouveau. Tandis que s'éloignent les cohortes de condamnés, comme des Indiens, comme des Arméniens, comme des Juifs, nos jeunes camarades khmers, en émules de la révolution culturelle, organisent le saccage de la ville. Du monde ancien, il ne doit rien rester. Tout est systématiquement détruit, jusqu'aux pièces de tissu – dont on sait le degré de corruption – qui sont lacérées dans les magasins. Là-bas, le cauchemar a commencé. Ici, c'est la fête. Vive la Mort.

Sur le front du lycée Baudelaire, les choses se compliquent. Nous sommes coincés au bout d'un cou-

loir par le surveillant général qui nous enjoint de cesser les dégradations. La riposte est immédiate. Aux menaces, nous répondons par l'assaut : sur les dernières portes qui nous restent, nous le dénonçons pour ce qu'il est. Un nazi.

Avons-nous été sanctionnés ? Il est probable que non. Je suppose que nous nous en sommes tirés avec un sermon, que nous avons écouté en ricanant. Mais je me rappelle le visage de cet homme dont j'ai oublié le nom et qui nous semblait très vieux (peut-être 40 ans). Il répétait sans fin : « *Comment pouvez-vous dire que je suis un nazi ? Comment pouvez-vous dire que je suis un nazi ?* » Il avait peut-être perdu un père dans la Résistance, ou une famille dans la déportation. Peut-être avait-il vu sa famille souillée par la collaboration. Et peut-être n'avait-il rien perdu du tout, lui, rien de tout cela. Mais il croyait que les mots avaient un sens, tous les mots, les nôtres aussi, il croyait que les mots sont comme des actes dont on est responsable. Il croyait que l'on ne parle pas impunément, pas plus que l'on n'écrit, pas plus que l'on ne

hurle, et même avec les loups. D'une certaine façon, nous étions bien pareils, lui et moi. Nous pensions que les mots agissent sur le monde. Mais j'étais, moi, véhémement, mimétique et déterminée comme une petite enrôlée des *Hitlerjugend*, et lui n'avait rien d'autre à m'opposer que son effarement et sa question. « *Comment pouvez-vous dire que je suis un nazi ?* »

Le régime rédempteur du Kampuchéa démocratique va durer quatre ans. Je passe mon bac, j'entre à l'université, je quitte Roubaix pour Paris, je vis avec un jeune homme qui est militant trotskiste. Des Khmers rouges et de leur entreprise de refonte de l'espèce, plus de nouvelles. Les Khmers n'intéressent plus. Encagés chez eux, ils ont perdu beaucoup de leur pouvoir de séduction. Les appels au secours arrivent, pourtant, témoignages misérables, dépouillés d'attirail idéologique. Il ne se trouve plus personne sur terre pour les entendre. Ni l'ONU, ni la Ligue des droits de l'homme, ni les journalistes, ni, bien sûr, les camarades. Et puis, le monde a changé. Nous sommes désormais libéraux et égotistes. Nous avons, de notre côté, pas mal de soucis avec l'OMC et l'autofiction.

En quatre ans, le Cambodge a perdu un quart de sa population. Plus de deux millions de personnes torturées, assassinées, affamées, exténuées. On parlait, ce printemps, de l'ouverture d'un procès. Trente ans après. Quand même, il faudrait se dépêcher, avant que les justiciables ne soient tous emportés par l'âge.

Pour ce qui me concerne, je fais toujours partie des Heureux du monde. Personne ne m'a jamais demandé de rendre compte de mes actes le 17 avril 1975, quand j'étais enthousiaste et presque grasse, et que j'avais l'âge d'être garde rouge.

**LA SEMAINE PROCHAINE :**  
Boualem Sansal

**BIBLIOTHÈQUE** Un écrivain nous ouvre sa bibliothèque. Cette semaine : Jean Echenoz

## « Mon ordre est vaguement, confusément alphabétique »

Est-ce que la bibliothèque d'un écrivain lui ressemble toujours ? En observant celle de Jean Echenoz, en constatant son caractère sage et ordonné, presque impersonnel, nullement envahissant – « *l'accumulation frénétique me gêne* », dit-il –, on se prend à rêver à quelque secret. Ce clair appartement parisien, non loin des Buttes-Chaumont, avec des rayonnages (pas trop) le long des murs (pas tous) ne cache-t-il pas, dans une cave ou un grenier, derrière une cloison qui pivote, une autre bibliothèque, la vraie, débordante, mons-

truseuse, impraticable ? Et en ce cas, toute cette clarté et cet ordre ne seraient que la figure présentable, d'un sombre et invouable chaos...

De fait, certains ordonnancements cachent un désordre sans nom ni solution. Il ne se voit pas, on l'a escamoté, mais il est bien là, tel un orage enfermé dans une bouteille. Il suffit de parler quelques instants avec Jean Echenoz, d'échanger avec lui des propos de bon aloi, de se maintenir en souriant au niveau de la simple raison pour soupçonner combien l'anarchie, le cyclone, partout, toujours, menacent.

Prenez par exemple l'alphabet, cette loi absolue, incontestable et (normalement) incontestée. A son ombre, solidement appuyées sur elle, toutes nos bibliothèques pourraient se ranger, s'étaler. Elles auraient l'ordre, un ordre immuable, pour principe et pour demeure. Mais justement, cela ne va pas, ne tient pas. « *Mon ordre est vaguement, confusément alphabétique* », constate Echenoz, presque gêné de cet aveu. Et surtout de ce qu'il introduit d'irréversible désordre. Mais il insiste et, avec une candeur qui frôle l'épouvante, envoie valdinguer ce qui pouvait encore rester de raison : « *Mon idéal serait un rangement aléatoire, non figé et pétrifié par l'alphabet*. » Un alphabet « vague », « confus », « aléatoire »... Là, à la surprise succède l'interrogation. Cependant, notre terroriste a introduit le poison du doute, la levure de la révolution ; il persiste et signe : « *Je prends soin de saboter l'ordre alphabétique, d'y introduire un petit désordre*. » A la fin, devant notre stupeur, il précise, presque en s'excusant : « *Il peut m'arriver de ne pas retrouver un livre* » ! Mais il se reprend, fait presque la théorie morale de ses errements : « *Les voisinages incongrus et plaisants sont ensuite nivelés par l'ordre alphabétique*. » A cet instant, on est vaincu, on rend les armes. Et on demande à vérifier directement les dégâts.

### FERMENT DU DÉSORDRE ?

On commence par la chambre, et par les « A » donc. Rien à redire en principe. Le « B » suit aussitôt, et ainsi de suite. Mais près de la fenêtre, avant la première lettre, un rayonnable hors classement – le ferment du désordre ? – contient les ouvrages de théorie littéraire et de rhétorique. Avec aussi les traductions d'Echenoz



OLIS LAEGER

en langue étrangère – cette partie fait toujours tache dans la bibliothèque d'un écrivain : les couleurs, les typographies sont différentes – et les études universitaires que son œuvre a suscitées (1).

Puis on revient dans le salon. A gauche, dans un meuble bas, l'alphabet continue son lent déroulement. Au « F », on s'arrête sur Flaubert, référence presque absolue pour

l'auteur de *Cherokee*. Approximativement un petit mètre linéaire, avec des éditions multiples, les études, correspondances, éditions savantes des carnets de l'écrivain, etc. Un peu plus loin, les livres de Christian Gailly, auteur des éditions de Minuit. « *Je garde les auteurs de la maison. Il n'y a pas de hiérarchie pour moi entre les auteurs d'aujourd'hui et les classiques*. » Puis on

revient sur le mur perpendiculaire. Un peu plus haute, la bibliothèque n'envahit pas tout le mur. Une édition du *Journal* de Paul Léautaud (celle compacte en trois volumes du Mercure de France) est à portée de main. « *On me les a donnés, mais je n'aime pas du tout Léautaud*. » On le sent prêt à les retirer aussitôt, ou à les reléguer dans l'enfer du désordre alphabétique.

Après cela, passé les rayons près du bureau de travail qui comprennent classiquement les dictionnaires et les grammaires, l'aléatoire, les « boîtes » montrent le bout de leurs dos. On sent l'anarchie qui gronde. Oh, l'apparence et la bienséance sont toujours respectées : pas (ou peu) de piles branlantes, d'ouvrages renvoyés au second rayon – tout est sagement rangé sur un seul rang. Mais déjà, ici et là, des lubies esthétiques viennent troubler l'ordre, l'ordre saint et sacré : par exemple, si les « *Pléiade* » ont été normalement mis à leur place, selon le nom des auteurs (« *A une époque, ils étaient ensemble ; et puis j'en ai eu assez... Ça avait trop un côté emblème culturel* »), la Série noire et les premiers livres du Dilettante sont regroupés, au mépris le plus absolu de la règle commune... des « *petites masses* », dit-il. Et puis, surtout, on sent que le maître des lieux s'est lui-même lassé d'un principe de rangement trop lourd et contraignant. Les livres ont pris leur autonomie. Un silencieux orage a éclaté.

**Patrick Kéchichian**

(1) Dernière en date : *Jean Echenoz : géographies du vide*, de Christine Jérusalem (Publications de l'université de Saint-Etienne, 236 p., 23 €)

**La SEMAINE PROCHAINE :**  
Alberto Manguel